

Le désir au féminin



Club Samizdat

Club Samizdat...

Hommage aux livres dissidents et clandestins de l'ex-URSS, cette collection propose souvent ses ouvrages en mode nomade, par une diffusion dans les boîtes à livres.

Le jeu est simple : vous prenez ce livre en indiquant *sur la fiche en fin d'ouvrage* la localisation de la boîte et, après lecture, vous le déposez dans une autre boîte, pour de futures lectrices et lecteurs.

Vous pouvez aussi faire part à l'éditeur de votre sentiment de lecture, par mail :

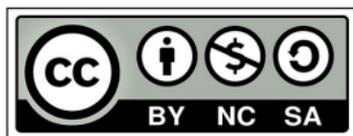
edi.deleatur@gmail.com

Bonne lecture !



copyleft

*Ce livre est en copyleft.
L'éditeur autorise
sa diffusion libre et gratuite.*



Licence Creative Commons

L'auteur restreint l'autorisation de commercialiser son œuvre – identifiée (BY) – à ceux qui en feront la demande auprès de lui (NC), à condition d'en respecter le mode de diffusion choisi (SA).

Le Désir au féminin

Club Samizdat

AVANT-DIRE

Dans un contexte général de refroidissement des relations entre les sexes, où la notion juridique de « consentement » et celle, morale, d'« emprise » ont pris le dessus sur la beauté du « désir » pour la moitié féminine de l'humanité – pour le plus grand bonheur des porteurs de barbe ou de soutane –, ce recueil de textes au féminin replace le désir au centre de la galaxie des rapports amoureux, quel qu'en soit le ou la destinataire.

L'éditeur

SOMMAIRE

Un jeune homme ordinaire	11
Boujma	21
Francesca, récit d'une prostituée	39
Le chat de Madame Eudoxe	75
Exhibition on line	87
L'Approche.....	103
De Un à Huit (reprise).....	107
Postface.....	117



Dessin de Rikki Ducornet.

UN JEUNE HOMME ORDINAIRE

C'était un jour de train.

C'était un jour de grève. Le compartiment réservé au bar avait été exceptionnellement ouvert aux voyageurs. Dans ce champ libre, j'avais emménagé à Orléans, puis une autre femme à Châteauroux.

À Limoges, je m'étais levée pour aller dans le couloir, regarder à travers la vitre les gens sur le quai, les deux bras croisés sur la rampe de métal. Elle m'arrive généralement au cou, j'y appuie ma tête. C'est dans cette position que j'ai senti quelqu'un s'approcher de mon territoire.

Après Paris, où il était parti plein, le train s'était vidé, d'abord d'une bonne moitié à Orléans, puis, petit à petit, dans chaque gare où il s'arrêtait, circonstance assez exceptionnelle pour n'avoir alerté personne.

C'était un jeune homme que je vis mal. Il demanda s'il y avait de la place. J'ai acquiescé comme on donne un laissez-passer, avec une bienveillance en accord avec la saison, mon humeur, mon bon plaisir et un je ne sais quoi de déterminé dans la voix à dire : oui. Oui, oui.

Le train partit, et la campagne limousine vagabonda bientôt sous mes yeux fatigués (je manquais de sommeil). Au bout d'un moment, je rentrai dans le compartiment pour m'asseoir. J'occupais la place de choix, face à la marche près de la fenêtre. C'est en passant devant sa paire de pantalons blancs que je me souvins du jeune homme. Sa présence me revint comme un oubli, comme le rappel d'une négligence. Je décidai aussitôt que j'aurais eu tort de ne pas le regarder un

peu. Un peu plus que n'y invitaient sa mise et sa taille banales. Quelque chose de remarquable me toucha soudain, qui tenait à la position de son corps, un abandon mesuré de la posture, moins étudié que médité, un refus manifeste de l'avachissement, l'affirmation silencieuse d'une fierté, d'une tenue.

Je m'assis et voulus voir ce que me disait son visage. Furtivement, je calculai les yeux bruns, nettement détachés de deux orbites peu profondes surmontées de sourcils du même ton. Sa chevelure coupée très courte, châtain foncé, ses oreilles et ses traits dégagés, le contour lisse de ses joues régulières, une peau lisse et claire, rasée, une bouche petite, fine, aux lèvres ourlées dans une moue encore adolescente, déjà virile.

Il regardait ses chaussures, ses mains. Ne pensait à rien, ou bien à tant de choses qui le regardent. Il rentrait, il partait, je ne savais pas. Mes yeux passaient sur ses mains désœuvrées, aux ongles impeccables, aux doigts curieusement charnus, ou enfantins,

ou boudinés, je ne voyais pas si bien, pour un garçon de son âge et aux proportions apparemment idoines. Ils descendaient négligemment sur ses cuisses et mon regard suivait.

À part cela, je regardais le paysage. Les deux pieds croisés posés sur le rebord de la paroi du compartiment, le dos penché vers la fenêtre, le menton sur le poing. À mes côtés gisaient un livre, un cahier, et mes lunettes étaient posées sur ma tête au-dessus du front. Ma jupe, mon chemisier et mes sandales complétaient un habillement d'autant plus féminin que les pans de la chemise bâillaient. Il faisait chaud au point d'excuser cela.

Il s'est décalé vers la fenêtre, se mettant ainsi en face de moi. Alors, nous avons regardé le paysage en vis-à-vis, moi vers l'avant, lui vers l'arrière. Et le temps a couru d'arbre en arbre, de ravins en talus, de ponts en bocages, précipitamment. Il mit plusieurs fois ses coudes sur la vitre pour poser sa tête sur ses avant-bras, avant de revenir s'adosser normalement à la banquette et reprendre la

contemplation un peu vide de la paroi vitrée. Il laissa enfin traîner son bras sur le rebord de la vitre, là d'où sort un courant d'aération. Sa main posée bien près de moi, si près, bien longtemps, si longtemps. Les yeux quittant le paysage pour glisser sur moi, s'abaisser, aller à l'entrée du compartiment.

L'autre passagère était toujours là. Et alors? Elle lisait *Le Monde*, et un roman de Kundera. Moi, je voulais regarder ce jeune homme. Et j'osais à peine. Je planais sur sa main, sur son bras comme un rapace, les yeux très hauts, bien au-dessus, sur les champs, sur les rivières, sur les routes. Je dévalais ses cuisses et l'avant-bras qui y traînait. J'évitais ses yeux pour, faisant mine de méditer quelque sujet intime, ancrer les miens sur son cou. À Brive, la femme n'est pas descendue. Ni lui, ni moi. Tout resta pareil.

Alors, entre Brive et Souillac, une demi-heure à peine, se sont multipliés les assauts du désir. Sa main qui s'était promenée sur le rebord le long de la vitre, négligemment,

je ne la saisisais pas. Je n'en pouvais plus de ne pas la saisir. Cette poitrine, soudain savamment dénudée sous l'impulsion de deux doigts venus rapidement défaire un bouton de la chemise (je n'avais rien vu, mais ce bouton était mis à son arrivée), je ne la touchais pas. Je la voyais quand mon regard passait sur elle avec une indifférence lourde, impavide. En moi, cela priait la jeunesse, la beauté, de s'offrir. Dieu, je ne pouvais rien faire, et je refusais de ne pas prolonger tout cela, fût-ce de la manière la plus ténue, la plus apeurée. J'étais émue, je transpirais sous ma jupe et je mouillais aussi. Je sentais sans doute fort ce rut ruisselant d'une manière odorante et néanmoins subtile. Sans rien savoir de lui, ni une once de son histoire, de son expérience et de ses pensées présentes (à mon égard peut-être), je devinais que tout cela me répondait. Que depuis une petite heure, lentement, chacun était devenu l'objet et le témoin d'un appétit, d'une ardeur aussi grande que la vie. Je pense avoir initié le processus, que c'est moi qui, dans tous les cas, ai eu l'antériorité (ne fût-ce qu'en nais-

sant bien avant lui). J'ai vu ce jeune homme se laisser aller très lentement, avec un grand sang-froid, une prudence, une maîtrise magnifique de ses abandons, une manière de les choisir et de les affirmer, de les réitérer et de les interrompre, de se livrer au jeu avec un sens aigu du plaisir.

Lorsque le train s'approchait d'un tunnel, que le talus faisait place à un mur de pierre qui montait et que brusquement nous nous y engouffrions, alors nous n'avions plus de point de fuite, nos regards dans la vitre ne donnaient plus que sur le reflet du vis-à-vis plaqué sur le noir. Alors, je sentais en moi monter une infinie tristesse, celle que m'inspiraient nos regards perdus dans le vide, traversant le corps de l'autre comme celui d'un spectre, et ignorant son regard comme celui d'un mort. L'audace aurait voulu que nous nous arrachions à ces chimères, que cette main qui tapotait devant moi, j'en saisisse un doigt, que ce pied qui s'avavançait, j'y accole le mien. Mais non, et la main reculait, et le pied aussi, qui me disaient tant pis.

Cela finit par friser la douleur, tant de désir. Il devenait strident comme les grincements des rails dans les virages, tandis que le trajet s'écourtait inexorablement vers la prochaine gare. Moi, en tout cas, j'y descendais, et j'y rejoindrais les miens.

J'ai levé la tête vers lui, j'ai posé mes yeux sur les siens, ai attendu qu'ils me répondent, et j'ai souri, pour qu'il me montre son sourire. Il a souri. Et mon regard a fichu le camp comme un renard surpris dans une basse-cour.

À Souillac, il a emprunté le couloir, comme moi, pour descendre. Pendant que M. me sautait au cou, que G. m'embrassait, je l'ai vu – à dix mètres devant – faire deux bises à un homme qui lui posait la main sur l'épaule. Un père, ou quelque aîné digne de l'être.

(2006-2013)

Première édition : Sous la Cape, 2014.



Dessin de Rikki Ducornet.

BOUJMA

Boujma marchait vite – personne, en ce point du monde, ne marchait si vite.

Des années, je l'avais vu arpenter les rochers, torse nu, nuque cuivrée, cheveux décolorés par la mer et le soleil. Il ne me voyait pas.

Je pensais : « les yeux de mer ».

*

Un soir, un jeune seigneur aux yeux tristes, Abdallah, prit la femme et la maison.

Il avait frappé à la porte. Il avait dit : « Tu fais quoi ? » « Je lis, je travaille. » Il avait dit : « La nuit, c'est fait pour faire l'amour. » Il avait dit ensuite : « Ce soir, c'est mon anniversaire. Tu seras mon cadeau. » C'est comme ça que ça avait commencé.

Boujma est venu peu à peu, comme par cooptation. Abdallah voulait montrer à son copain son pouvoir, ou sa chance. Il avait eu la femme, la maison.

D'abord, Boujma vint le jour. Il restait un moment, puis disparaissait. Comme un chat.

Un soir, Boujma s'installa à la table, commença à réduire les feuilles d'herbe, avec un soin rompu à l'habitude.

Il s'interrompait parfois, suspendait son geste pour envoyer la réplique à l'autre, qui lui parlait. Boujma jouait de la sentence et de l'ironie. Je ne comprenais rien. Il riait, et reprenait sa tâche.

Ma fatigue gagna. Je restai debout sur le seuil de la chambre. Leur image se fixa en moi. Boujma se mit à écrire.

Je me suis couchée. Plus tard, Abdallah entra, portant avec lui la flamme de la bougie et l'ombre de la flamme.

Tous les jours, je donnais à mon hôte, amant, cuisinier et maître. Pour la nourriture, et pour le vin. Au bout d'un temps, il

se mit à arriver en diagonale et à m'emmerder en diagonale, jusqu'à ce que je cède. Je cédaï. Je jetaï l'argent dans ses main, et il partait en baissant la tête. J'étaï à lui. J'étaï son cadeau. Je lui faisais une leçon de pure forme. À quoi tu joues, à l'homme, à quoi.

Boujma, assis à l'ombre, disaï alors, sans lever les yeux de sa lecture : elle a raison.

Boujma cuisinaï aussi. Il cuisinaï bien.

Je ne discutai pas leur présence dans mon territoire. Elle me devint aussi nécessaire que le lever du jour, que la mer, que l'été. Mon humeur devint sombre.

Un soir, Abdallah but terriblement. Il me dégoûta. Lorsqu'il voulut me tirer à lui, je le repoussai. Je nous sentis vulgaires, méprisables. L'ordre étaï rompu. C'étaï la nuit.

Dans la maison voisine, on veillaï à la lueur des lamparos. Des lambeaux de conversation flottaïent, se délitaïent dans le vent léger.

Je me tenais là où j'avais repoussé Abdallah. Je me disaï de lui : « Tu es une loque

apollonienne.» Je mâchai ma colère, réduisis en poussière l'ordre défait. Cela fit sourdre en moi un désir de guerre.

Des doigts ont frôlé ma joue. La main de Boujma avait plané sur moi. Mon inattention se retourna, fixa l'évidence. Parallèle au mien, le corps de Boujma était là.

La terrasse fraîchissait ; je frissonnai.

Quelqu'un – un autre – l'avait baptisé «les yeux de mer». On disait de lui la ruse, la vilénie. Il m'avait toujours ignorée. De ses yeux, je n'ai longtemps connu que le nom. Aux miens, le garçon était ailleurs, insaisissable. Et puisqu'il m'ignorait, je l'ignorais.

J'étais farouche et facile.

Nous n'avons plus bougé.

L'invité – un autre – était parti. Nous avions dîné tard, Boujma avait exigé de nous de la patience – la cuisine, disait-il, exige de la patience. Abdallah s'était impatienté, avait

bu verre sur verre. Boujma l'avait laissé faire.

La maison voisine bruissait encore derrière le coupe-vent. Notre terrasse était nue sous le ciel. En contrebas, la mer, sans fin, massait les rochers.

Une pensée s'est levée. Comme un interdit.

Obtenir un duel. Mon œil droit dans son œil gauche, son œil droit dans mon œil gauche.

J'étais voilée d'une tunique légère, presque transparente, et j'eus froid. Je me suis levée, la tunique tomba sur mes hanches. J'allai chercher dans la maison une couverture, un oreiller. Je les traînai derrière moi, passai près de lui, m'installai non loin. La flamme de la bougie déguisa mon attente en flegme.

Je me suis allongée sous les étoiles. Du sol, la course des étoiles est perceptible. La terre tourne vertigineusement.

Mon cœur battait. Je fis la moue. D'où vient ce qui arrive.

Il s'est allongé près de moi. Nous fûmes alors en présence, à égalité de maîtrise et d'éveil.

Il se leva, s'éloigna, roula un joint, et se mit à fumer avec une sorte d'exaspération.

Je tournai mon visage vers lui, le regardai ne pas me voir. Il regardait la mer. Mon ventre calé sur le sol dur, j'attendais. Fume, mon ami, fume.

Il me demanda soudain si je voulais fumer avec lui. Non. Ainsi, il sut que je veillais. Il exhala la fumée, plus longuement, et regarda encore le ciel.

Son visage est passé au-dessus du mien. Alors, à la place des étoiles, il y eut ses yeux, sa bouche. Je la pris, elle s'ouvrit. Je gardai les yeux ouverts. Je voulais voir la collision de nos bouches – du dedans et du dehors. Il vit mes yeux ouverts, il les ferma d'une main. Je les rouvris. Cela dura. Et le désir enfla, impérieux, rageur.

Du plus loin que je l'aie vue, cette bouche me semblait affûtée comme un couteau. Ses lèvres, deux fines lames.

Je m'emportai; il me retint, saisit mes mains qui le désiraient trop fort, trop vite.

Il m'a prise, sur la terrasse.

Je nous regardais, je nous regardais bai-

ser. Lorsqu'il rencontrait mes yeux ouverts, il posait sa main sur eux, enfouissait son visage dans mon cou. Il revenait ensuite à ma bouche comme pour me faire taire. Je contenais sa colère, empoignais ses cheveux courts. Nos souffles se heurtaient sourdement pour ne pas réveiller les autres, pour ne pas ébranler le ciel.

Abdallah peut-être ne dormait déjà plus. Peut-être, comme il n'est pas rare, des pêcheurs, des rôdeurs longeaient-ils la terrasse. Quelle impudeur, quelle impatience.

Ce n'était pas fini. Nous voulions encore. Je l'ai emmené dans la chambre. On s'est mis nus et on a recommencé, la peau à la peau. Pour finir, il m'a prise par-derrière. Alors, j'ai gémi de douleur, et aussi de rage. Je l'aimais, mais il n'était pas question d'aimer.

Lorsque la porte claqua avec fracas, nous nous sommes figés comme des enfants pris en faute; aussitôt, nous feignîmes le sommeil. Ce n'était même pas ridicule, c'était trop tard. Abdallah était sur le seuil de la chambre. Il s'éloigna. Boujma s'ébroua et déclara, bravache: « On ne fait rien de mal. »

J'ai répété: « On ne fait rien de mal. » Et puis on a dormi.

Je me suis éveillée. Il faisait nuit encore ; il n'y avait plus aucun bruit, que les soupirs de la mer. Boujma dormait sur le dos. Le corps ambré, court, herculéen.

J'ai passé un sweat et suis sortie de la chambre.

Abdallah gisait sur le carrelage. À côté de lui, la flamme de la bougie vacillait. Je me suis baissée sur son corps ivre, l'ai regardé ; je voulus le réveiller, mais n'osai le toucher.

Dans la salle de bains, mes pieds rencontrèrent une mare de vomissures. Je retournai près de lui, murmurai : Abdallah.

J'ai nettoyé, et suis retournée dans la chambre. Boujma occupait tout le lit. Je me suis allongée dans la pièce d'à côté. De là, je voyais Abdallah gisant à terre. Je veillai un moment, me rendormis.

Le jour est venu.

Nous nous sommes croisés tout un demi-jour, sans presque parler, les yeux tournés

au fond de soi dans une expectative crispée. Et puis Boujma commença à proférer des menaces.

À midi, le jour imputrescible nous a frappés de torpeur. Je ne pensai plus.

Après le repas, j'allai dans la salle de bains pour faire la lessive. Petite pièce fraîche et sombre. Je me mis à besogner le linge dans l'eau savonneuse.

Abdallah apporta ses vêtements. Ce geste était un reliquat de l'ordre ancien : il s'occupait du manger, je m'occupais du linge. Il s'éloigna.

Boujma vint, il me dit : « Je vais le tuer. » Je suis lasse. Il se colle derrière moi. Je rince le linge. Il lâche mes hanches, va lire au bord de la petite fenêtre, parle de contes berbères. Abdallah passe, repasse devant la porte. Boujma s'attarde ostensiblement. Boujma fomenta sa guerre.

Plus tard dans l'après-midi, je vais chercher de l'eau et du pain au village. Je trouve Boujma sur la place. Nous chargeons ensemble le sac à dos. Et nous reprenons la route.

Il se met à parler. D'une fille qu'il aime. Il dit : « Elle sait que je baise ailleurs. » Il dit qu'il est comme ça. Je dis que je suis pareille, je dis n'importe quoi. Notre parler est nerveux, notre dialogue brutal. Je dis que tout cela est égal, que ce qui est bon est bon, que nous sommes des étrangers, qu'importe de se comprendre. Il sait ce qu'on dit de lui. Je devine ce qu'on dit de moi. Nous affichons nos personnages, à outrance. Je dis que nous avons chacun nos raisons, et qu'elles sont politiques. Je dis n'importe quoi. Il dit que j'ai raison.

Je l'aime.

Aux abords de la maison, je dis : « Je n'ai pas envie de rentrer. » Il dit : « Moi non plus. » C'est déjà le crépuscule.

Nous sommes allés jusqu'aux ruines de la vieille madrague. Nous avons marché sur le sable, et nous nous sommes assis face à la mer. La beauté du ciel nous a obligés à rire. Des roués tels que nous ne donnent pas dans ce piège. Et puis nous nous sommes tus, médusés par la beauté.

Et puis, comme à une convocation, nous nous sommes rendus.

J'ai renversé Boujma. Cette fois, j'ai pris la place du ciel.

On se regarde froidement, sans égarément. Je scrute sa jouissance qui vient, son regard voilé, sa bouche entrouverte. Je regarde, fascinée, ses yeux couleur d'eau. D'eau pétrifiée. Ce sont des yeux de pierre.

La nuit est tombée. Le sable est devenu froid.

Nous retournons à la maison par les rochers. Dans l'obscurité, il reconnaît un homme assis près de sa lanterne. Il s'avance vers lui, lui parle. « Calme-toi, dit l'homme, il apprendra. » « Il apprendra, mais d'abord je dois lui casser la gueule. »

Jamais Boujma ne me fera peur.

Nous sommes allés jusqu'au bivouac du musicien. Il avait préparé le repas. Abdallah était là, près du petit feu de bois sec. Le musicien a rompu le pain : hamdullah. On a

pris le repas en silence. Ensuite, je suis rentrée dans la chambre. Dormir.

J'ai été réveillée par les cris. Et les coups cognés contre la porte. Je me suis levée, les nerfs à vif.

Boujma s'est jeté à mes genoux, les a saisis en me suppliant de ne pas le laisser entrer, qu'il allait faire une folie. Je crois que j'ai crié à Boujma de sortir, d'aller le tuer dehors, n'importe où, mais ailleurs, ailleurs. Je crois que je l'ai mis dehors. Tout cela était du théâtre.

Dehors, j'ai vu les deux silhouettes mêlées. J'ai vu ensuite l'une d'elles se recroqueviller. L'autre, debout, crachait, injurait, frappait encore.

Je m'approchai. Abdallah ne bougeait plus. Il était prostré, humilié, vaincu. Boujma rôdait, scandant sa haine. Pédé, ordure, salaud, merdeux. Tout ce qui avait monté en lui durant le jour, dans ses pas, dans ses menaces, dans son rut.

Je passai mon bras autour d'Abdallah, l'appelai. Il se laissa faire, ne dit rien. Nous attendîmes. La rage de l'autre s'épuisa sou-

dain, cette rage dont nous n'avions plus rien à apprendre. Il fit mine de s'éloigner, revint, se campa devant Abdallah et, haletant, dit en français que le pire dans tout cela c'est qu'il était né avec lui, qu'il était son frère, qu'il l'aimait. Théâtre.

Boujma a disparu. Nous sommes restés immobiles et silencieux. Abdallah n'a pas pleuré.

Plus tard, il me dit que c'était de ma faute, il m'accusa de tout. Il parla de mon irrespect, de mon inconduite. Ma pensée était fracassée, je ne voulus rien savoir. Nous avons dormi.

Le lendemain, j'ai lavé la maison, que le sable avait envahie à cause du chergui.

Abdallah est parti en ville. Je l'ai vu revenir par la route, la tête couverte d'un sac en plastique. Il est entré dans la maison, a déposé un paquet emballé dans du papier journal – des babouches pour mon frère –, s'est assis, a ôté son couvre-chef. Le coiffeur avait coupé ses boucles. Son visage était

bordé de cheveux drus. Je lui dis qu'il était beau. Il a baissé les yeux, et il a dit : « Si c'est vrai, c'est super. »

Je l'ai revu encore, en fin d'après-midi. La maison était propre, prête à fermer. Le soleil déclinait. On s'est serrés sur le matelas, dans la pénombre. Et puis il est allé rejoindre sa mère, qui partait pour le moussem. J'ai baisé sa main. Il a dit : « Ne pense pas trop à moi. » J'ai dit : « Pourquoi cela ? » Il a dit : « C'est juste le contraire. » Il s'est retourné, m'a fait un signe de la main.

Le lendemain, de la voiture qui m'avait prise en stop, je vis Boujma qui marchait au bord de la route. J'ai baissé la vitre, j'ai crié son nom. J'ai crié jusqu'à ce qu'il entende. Il s'est approché. Il a salué le gros type qui conduisait. J'ai dit : « Au revoir. » Il a dit : « Au revoir. » Il a parlé avec l'homme. Une fois sur la place, l'homme tenta de me faire croire qu'il n'y avait plus de bus pour la ville. Il m'a fait dire par un vieux qu'il n'y avait plus de bus. Le vieux a dit qu'il n'y avait plus

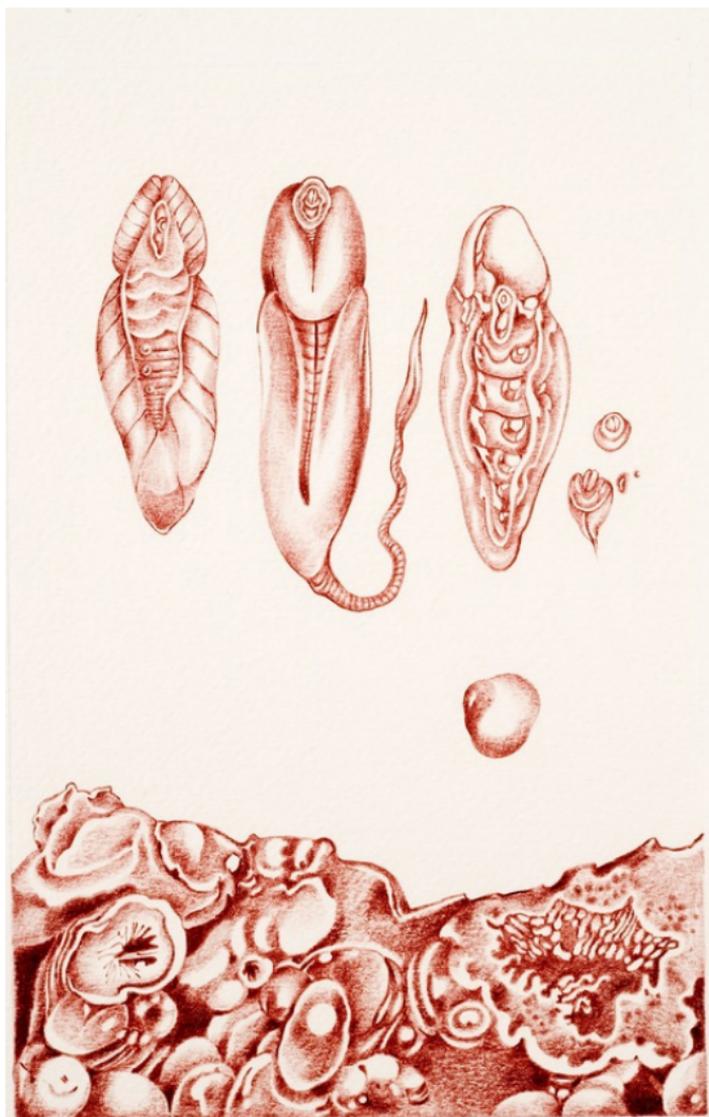
de bus. Je suis sortie de la voiture, en colère.
Le type est parti. Le bus est arrivé.

Le vieux m'a aidée à monter mon bagage
et m'a demandé un dirham.

Le bus a démarré. Le vieux était dedans.
J'étais dedans.

(Novembre 1990 – février 2008.)

Première édition: Sous la Cape, 2014.



Dessin de Rikki Ducornet.

FRANCESA

RÉCIT D'UNE PROSTITUÉE

Allongée sur le lit, nue, mais porteparretelles et bas résilles noirs bien en place, j'attendais mon client qui était en train de se laver dans la salle de bains. Je n'en croyais pas mes yeux ou plutôt ma chance : un beau mec était sur le point d'entrer ici pour qu'on baise ensemble, et par-dessus le marché il allait me payer pour ça. Ensuite, nous irions R. et moi claquer ces mêmes gains dans les bons petits restaurants de Madrid car, fervents lecteurs du *Gault et Millau* de l'Espagne, nous nous appliquions à vérifier que Madrid était bien la ville de prédilection pour l'exil d'un gourmet parisien. Ainsi, la chatte assouvie, j'irais donner satisfaction à d'autres fonctions de mon corps. Conchi, la patronne, m'avait dit,

avec des airs mystérieux, de rester après neuf heures, l'heure de fermeture, ainsi qu'Adélita et Marie-Carmen, en laissant partir les autres sans avoir l'air de rien. La raison était que Marta, surnommée pour mon usage propre «La Petite Gourde», était allée en week-end avec les gens qui venaient ce soir, des propriétaires terriens du côté de Tolède, et qu'elle avait été aimablement traitée ou, mieux dit, qu'elle s'en était payé une bonne tranche, et la petite paumée de 18 ans qu'elle était, pourvue à son âge d'un bébé dont elle ne savait pas quoi faire, était tombée amoureuse de... Jésus, car c'est ainsi que s'appelait mon amant d'un quart d'heure. Et comme c'est le comble d'avoir recours au bordel et de tomber dans une salade sentimentale, la patronne avait préféré éloigner Marta. Avec la Française, elle était tranquille: un service efficace et pas fleur bleue pour deux sous, de la lingerie affriolante, et d'ailleurs la Française avait son mari.

– Pas vrai, Béatrice? L'amour, tu l'as déjà, c'est pas ça que tu viens chercher.

Parfois j'avais l'impression qu'elle com-

prenait ce que je venais faire. Un autre jour, elle m'avait dit que j'étais une vicieuse et que mon mari, qui avait l'air tellement «señorito», fin et comme il faut, devait y trouver son compte, ce qui laissait sous-entendre qu'au cas où il ne l'aurait pas trouvé, elle aurait sûrement pu faire quelque chose. Son ami, Juan-Jo, diminutif de Juan-José, était un gros quadragénaire avec un honnête commerce de meubles et une famille et, à le voir, on n'aurait pas dit que tous les soirs il venait chercher sa maîtresse à la maison close dont elle assumait la direction. Pour être juste, il faut dire qu'il n'y avait rien de plus pépère que ce bordel ; le décor était anodin et l'ambiance bon enfant ; le plus louche étant l'extraordinaire consommation de papier essuie-tout, servant à nous sécher l'entre-jambe après le passage au bidet. Mais, pour en revenir au sang-froid de la Française, il y avait aussi une question d'âge, elle n'était pas une gamine mais une femme déjà, et quand Conchi voulait être désagréable elle me disait même que j'avais « mes petites années », et toc. Je ne rétorquais pas. D'ailleurs je men-

tais comme une arracheuse de dents et des 26 ans que j'avais vraiment, j'en avouais 24 et, même comme ça, je restais la plus vieille.

Juste après moi venait Marie-Carmen avec 23 ans, une jolie frimousse brune et un corps qui fichait le camp à cause d'accouchements trop répétés, un manque de soins et un mari gitan qui vivait à son crochet, en faisant semblant de croire qu'elle était la bonne de l'établissement et en lui donnant quelques torgnoles pour pimenter leurs séances. Marie-Carmen et moi partageons l'honneur d'être les deux salopes de l'endroit. Nous avons notre clientèle attirée pour un travail plus spécialisé et l'exclusivité des pipes et du cul, mais, surtout, nous étions passionnées par notre métier et justement valorisées. Changeant ce qui était une épithète en apostrophe, et voulant me faire partager un bon tuyau pour éviter d'éventuels abandons sur la bite des clients, elle me dit un jour :

– Francesca, quand tu te lèves, tu prends un café noir et une cigarette et ensuite tu vas aux w.-c., tu te laves avec la poire à lavement,

j'en ai une cachée chez moi, et après ça tu es prête pour la journée.

Habitée à des traitements plus délicats et fumant ma première cigarette après le déjeuner, je la remerciai pour ses conseils, préférant m'en tenir à mon système qui était de refuser les enclades quand je ne me sentais pas sûre de moi. Marie-Carmen m'avait confié qu'enfant déjà elle voulait être pute. C'est vrai qu'elle connaissait bien le métier et remplaçait notre patronne quand celle-ci sortait ; elle savait parler aux clients et se faire payer. Après elle, on passait aux moins de 20 ans.

La Petite Gourde en avait 19, des cheveux courts qu'elle teignait en blond et une bobine touchante avec ses airs d'apprentie coiffeuse. Elle était petite et bien roulée et, au cours des trois mois que je passai avec elle, elle se dégourdit un peu. Venait ensuite Rocio, une gitane, naturellement, avec une situation familiale que je n'ai jamais bien comprise et un mari à ses trousses. La première fois que je la vis, je restai saisie par sa beauté, le visage délicat, expressif et sensuel de la Macarena

sur un corps gracieux et menu. J'en conçus même du dépit, qui passa aussitôt que je vis son pauvre petit corps nu, maigrichon et strié de vergetures. Conchi, qui aimait me faire valoir ses bienfaits, m'avoua que, lorsqu'elle l'avait connue, il lui manquait ce que les couches populaires espagnoles appellent le milieu de table, à savoir les dents du devant, et que c'était elle qui avait payé le dentiste, lui permettant de sourire sans déshonorer sa maison.

Ma préférée était Adélita, la benjamine du groupe, une Galicienne de 16 ans, avec un très joli physique, blonde, sans l'être tout à fait autant qu'elle le prétendait, grande et mince, très blanche de peau avec de gros nichons durs et bien formés et une bouche épaisse et rieuse qui disait tout le temps des incongruités. Elle débarqua chez nous avec tellement de frisettes, de fanfreluches et d'accessoires, des lunettes et des petits nœuds partout que, lorsqu'elle se déshabilla et dégagea son visage, ce fut une révélation. Par la suite, loin de laisser tomber la recherche vestimentaire, elle se spécialisa à s'habiller de la

façon la plus ingénieuse pour en cacher le moins possible, ce qui faisait un contraste avec la bienséance des autres.

Quand notre pensionnat se déplaça de la banlieue où il était primitivement au vingtième étage de la Tour de Madrid, essayant d'avoir un standing auquel il ne parvint pas, il fallut une bonne. Elle nous vint d'Estrémadure. Noiraude, 25 ans, les cheveux vaguement crépus et surtout un air ancillaire et faux la caractérisaient. Le sens de la hiérarchie étant bien ancré chez mes petites compagnes, elle se fit traiter séance tenante selon son rang; on lui donnait des ordres à chaque instant, qu'elle exécutait tout en rechignant. Moi, en bonne héritière de la Révolution et des droits de l'homme, je la traitais humainement; ce qui me valut en retour qu'elle essaya avec ses faibles moyens de me nuire quand ce qu'elle crut être une occasion se présenta. Un après-midi, alors que ni elle ni moi ne travaillions plus dans la Tour, et que j'allais avec R. à une lecture de poèmes, on tomba sur elle et, tandis que je la saluais, elle commença à me faire des

allusions grivoises dans l'espoir de me gêner vis-à-vis de lui, ne le connaissant pas. C'était elle qui arrivait la première et répondait aux premiers coups de fil et, si se présentait un client pour une somme plus modique que celle pratiquée d'habitude, elle le dépannait. En revanche, l'après-midi, quand la fantaisie d'un amateur l'eût fait passer dans une chambre, elle se serait refusée de toute sa décence de sortir de son rôle officiel.

Ma première visite m'avait tout de suite conquise. La patronne avait un visage ouvert et sympathique, 38 ans et un certain empâtement qui la faisait souvent baisser la fermeture Éclair de son pantalon, quand elle était assise, et que nous étions entre nous bien sûr. Avec mes prétentions à être pute, j'avais vraiment une mine de pucelle et, le phantasme à la gorge, je me sentais timide. On parla un peu affaires : les prix étaient à la tête du client, 3 000 pesetas en moyenne la passe, je toucherais 1 500, on ne s'éternisait pas avec lui mais on le traitait gentiment, environ dix minutes. Elle voulut savoir alors quel était mon domaine et je répondis qu'il

était large. La maison ouvrait à midi et fermait à neuf heures du soir. Étant mariée, nous convînmes que je viendrais après déjeuner vers trois heures. Il ne fallait pas perdre la tête et il me semblait que plus de six heures de bordel par jour eût été du zèle. Nous en étions là de notre conversation quand sortit d'une chambre, avec une belle fille qui portait un de ces corsages à volants qui tombent des épaules et m'ont toujours épatée, un client d'une quarantaine d'années à l'air de ne pas s'en faire dans la vie. Conchi lui dit :

– Regarde cette poupée qui nous arrive !

Et il répliqua :

– Et moi alors, je ne suis pas une poupée ?

Quand j'arrivai le lendemain, je trouvai Marie-Carmen seule au salon. La porte d'une chambre s'ouvrit et je vis sortir la même jolie fille de la veille, toujours aussi élégante et peut-être un brin hautaine, nantie cette fois d'un bossu avec un beau visage et des yeux vifs et bleus et qui répondait au nom d'Israël. J'ai compris que la porte du mythe s'était entrouverte et, en proie à un

profond bonheur, que j'étais tombée sur ce que je cherchais.

Après le départ du bossu, on commença à papoter. Elle était Catalane et, comme un de ses aïeux était originaire de l'autre versant des Pyrénées et bien qu'elle ne sût pas un mot de la langue de cet ancêtre, elle se prétendait Française, ce que je ne supportai pas, bien sûr, puisque désormais la Française c'était moi. J'eus la discrétion de ne rien montrer de mes conclusions et les choses rentrèrent dans l'ordre d'elles-mêmes. Sur ces entrefaites, plusieurs copains arrivèrent et je me retrouvai très occupée à offrir mes meilleurs services à mes premiers clients, bien consciente que j'étais en train de fabriquer ma réputation. L'ordonnancement de l'appartement était vraiment du délire. Deux chambres donnaient sur un salon-salle d'attente pour les filles et les messieurs. Pour aller à la salle de bains, il fallait le traverser, ce qui donnait lieu à des situations croustillantes. Les moins préoccupées d'esthétique sortaient ébouriffées et à poil, un Kleenex entre les cuisses; je soignais au contraire

beaucoup ce genre de sorties et n'omettais jamais de remettre porte-jarretelles, bas et chaussures à talons hauts. Le noir mettant en valeur la blancheur de ma peau et faisant un rappel agréable avec le noir du triangle des poils, les talons me donnant les quelques centimètres qui me manquaient, l'élastique du porte-jarretelles autour de ma taille mettant en valeur sa minceur et la rondeur des hanches, les lolos à l'air, petits et arrogants, j'avais une belle allure et semblais sortie d'un tableau de Clovis Trouille, et, comme mon corps me gagnait des clients, je n'hésitais pas à user de ces allées et venues en grande tenue à la salle de bains. Là, dans l'euphorie de la bousculade au bidet, on échangeait nos impressions et nos conseils de beauté. De nouveau au salon et pomponnées, on fumait des cigarettes et on mangeait des bonbons.

Le nombre des clients était tout à fait imprévisible; il pouvait y en avoir dix à la fois puis plus personne pendant deux heures, ou foule un jour et pas même un coup de fil le lendemain. Un jour qu'il ne venait personne, la patronne me transmit son secret;

il s'agissait de se frotter les fesses contre la porte d'entrée et de réciter :

*« Cocus venez
Cocus arrivez
Payez les putes
Et partez. »*

L'incantation nous amena un client, mais elle résonnait en moi dans une lointaine mémoire comme si je l'avais déjà entendue de la bouche de la Célestina elle-même.

J'avais une couturière qui s'appelait Mercedes et je décidai de lui commander des vêtements appropriés à mon nouvel emploi. Elle me fit une audacieuse robe rouge transparente laissant les épaules nues, et je pensais bien qu'ainsi j'en montrerais autant qu'Adélita, et ma déception fut grande quand à la lumière du bordel je vis que je portais une robe certes élégante mais pas particulièrement provocante, tandis qu'Adélita ce jour-là vint dans un maillot doré qui la moulait comme un gant et laissait transparaître tétons et poils. Je ne renonçai pas pour autant et donnai dans le symbolisme ; la robe suivante fut violette avec un imprimé pan-

thère... Mais surtout je continuais la politique de m'exhiber à chaque occasion dans les dessous achetés à Pigalle.

Un jour, le dernier avant le déménagement, il y avait eu affluence et embouteillage de clients et, les deux chambres ne suffisant pas pour les satisfaire rapidement, il y en avait qui attendaient jusque dans la cuisine. Conchi avait beau faire pour qu'on ne nous voie pas trop souvent avec du sperme sur les cuisses, de façon à ne pas effaroucher les plus sensibles qui auraient pu croire qu'au milieu de cette pagaille on les attendait réservées et innocentes, je passais et repassais dans toutes les tenues possibles devant deux clients jeunes et chics, visiblement aussi enchantés que moi d'être venus s'encanailler. À la fin de l'après-midi il y eut une accalmie et, comme j'étais vernie, ce fut celui qui m'avait tapé dans l'œil qui me choisit. Quand je me déshabillai, découvrant à nouveau mon attirail, il me dit que ce genre de lingerie était la culture du sexe, à la suite de quoi il me sortit un gros truc qu'il me mit d'abord dans la bouche pour me montrer qu'il ne bluffait

pas, puis dans le cul où il me déchargea ce qu'il avait accumulé pendant les deux heures qu'il avait attendu. Quel après-midi!

Comme ce lieu de volupté était un peu éloigné de chez nous, R. venait souvent me chercher et m'attendait au café du coin avec un verre et quelques amuse-gueule. En dînant, j'y allais de mes comptes rendus qui étaient reçus avec autant d'enthousiasme qu'ils étaient transmis.

Dans l'ensemble la clientèle était populaire et couvrait tous les âges, mais la moyenne avait entre 30 et 40 ans. La plupart de nos visiteurs étaient d'anciens « amis » de la Conchi, établie entremetteuse depuis peu, et qui désiraient de la chair plus fraîche et plus variée.

Une autre fois, après une journée calme, arriva le chauffeur de taxi que j'avais vu le premier jour et que j'avais surnommé « La Poupée » en souvenir de sa repartie. Comme il était un vieil habitué de la maison et tout seul à ce moment-là, les quatre ou cinq filles que nous étions commencèrent à plaisanter et, pendant qu'il buvait un verre et que

Conchi était immobilisée au téléphone, une petite délurée, Sarita, qu'on ne voyait pas souvent parce qu'elle était mariée mais qui venait se distraire en même temps que gagner quelques sous à chaque fois qu'elle pouvait, commença à lui ouvrir la braguette, Marie-Carmen à le sucer, et l'atmosphère chauffant, je me mis de la partie pendant que Conchi regardait la scène d'un air à la fois indulgent et outré. Nous n'étions pas très professionnelles, pour des putes! J'allai finalement, sur ses désirs, dans une chambre achever dans les règles ce qui avait été démarré avec naturel et spontanéité, tandis qu'un nouveau coup de sonnette fit reprendre aux lieux une allure plus classique. La baiseuse maladroite dans ses dragues que j'avais été étonnée de pouvoir résoudre si facilement sa quête du plaisir. Je me souvenais, comme d'un lointain et laborieux apprentissage, des partouzes parisiennes si fades et des ennuyeuses boîtes à baise, sorte de maisons closes sans salaire où l'enjeu se situe dans l'escalade sociale plutôt que dans celle des corps. Et lorsque certains

clients, émoussés d'avoir entre les mains une Parisienne, me demandaient des anecdotes piquantes, je préférais revenir à des terrains moins glissants. Pourtant j'avais aussi des jolis souvenirs, comme ceux des bains de vapeur...

Quand ouvrirent les premiers bains mixtes, j'étais déjà mariée avec R. et on s'y précipita. Les dédales de couloirs, les petites cabines obscures où un vieux, qui ressemblait à un ami de mes parents, me branlait le cul, les enfilades par douzaine, les grosses pinces qu'on me mettait gentiment dans la bouche, les pipes spectaculaires et hiérarchiques dans la lumière des douches et le conseil aimable d'une vieille folle couturière qui me dit : « Profite, petite. Quand j'avais ton âge, j'avais tous les gens après mes fesses, aujourd'hui c'est ton tour, mais ça passe... » La nudité du bain de vapeur dépouillait chacun de son quant-à-soi et la conscience métaphysique qui affleurait parfois faisait mieux gicler le foutre. Je compris que le jeu était si fade dans les partouzes du Pré-Catelan et dans les maisons spécialisées parce qu'on jouait au bordel en oubliant

le principal. Et ce principal changeait tout puisque l'argent, la valeur, n'était pas donné en échange du plaisir, car personne n'aurait payé pour ces maigres plaisirs. Je suppose que l'atmosphère bien différente des bains de vapeur était due à la nudité qui mettait chacun devant son destin et cette violence expliquait aussi qu'ils étaient peu fréquentés de femmes pourtant nombreuses dans les autres circonstances. Pour moi, ils furent le moyen de briser une des coquilles qui enfermaient mon élan vital et de sentir couler le flot de la vie et du désir comme jamais je ne l'avais senti auparavant. Tout ça n'était évidemment pas les histoires salaces qu'on me demandait et j'aurais encore bien moins pu raconter mes aventures avec des voyous : Édouardo, le voleur de 26 ans, nostalgique de la tôle où il s'était cultivé par des lectures, qui me baisait pendant que, à sa demande, je lui pissais dessus ; Juan, le joueur de dés, qui sortait toujours le chiffre qu'il désirait, le 7, sur son ventre nu ; le « Petit Loup », comme nous avions baptisé un gosse de 17 ans qui vivait avec un travesti-prostitué et adorait venir me

baiser devant mon mari, et d'autres. La loi du monde ressentie de plein fouet et sans flou poétique, le désir de profiter de l'instant les rendaient intenses et attentifs. Ma teinturière, une modeste femme de 50 ans, qui répondait au nom évocateur de Carmen Miranda, m'avait avoué qu'elle s'était réveillée un matin, réalisant que sa jeunesse était derrière elle. Je pensais que j'avais bien de la chance d'en avoir toute la conscience et je savourais à fond la saveur dense de ce que ma jeunesse me permettait de vivre. Et c'est ce goût de vivre et cette intensité que j'aimais dans la fréquentation des gosses «de la vie», comme on dit en espagnol, sans que cela implique un jugement moral sur leurs actions.

Un après-midi que nous étions toutes à bavarder, je sentis quelque chose qui me picotait derrière l'oreille, je tâtonnai avec les doigts puis arrachai une petite bête transparente, en somme un morpion. Ainsi donc les pères de famille promenaient eux aussi des morpions ! Ce qui m'étonnait le plus était la préférence évidente qu'ils éprouvaient vis-à-vis de ma chevelure, car ce n'était pas la

première fois que ça m'arrivait ; la première fois ayant eu lieu dans des conditions plus propices à ce genre d'incident et lorsque, scandalisée, j'en avais fait la réflexion à R., il m'avait répondu avec justesse, me dévoilant du même coup la relation de cause à effet : « Tu ne peux pas sucer des voyous à genoux dans des w.-c. de café et t'étonner ensuite d'avoir des morpions. » Je réparai donc cet unique accroc à l'hygiène au moyen d'un shampoing qui donna aux cheveux un très joli brillant.

Certains de nos adeptes payaient deux filles à la fois pour les voir se faire des choses avant de triompher en répartissant la sucette qui leur manquait. Je m'y prêtais volontiers, d'autant que nous étions toutes très astiquées ; Marie-Carmen avait même réussi, à force de ravages avec des produits désinfectants, à se décolorer les poils ! Les femmes ne m'attiraient pas particulièrement mais j'aimais me trouver confrontée à une réplique de mon propre corps par le truchement de ces petites filles. Je me souvenais de ma réaction d'épouvante lorsque j'avais regardé

mon sexe avec un miroir après une déception amoureuse quelques années auparavant, y trouvant l'inévitable cause de mon échec. L'inconnu fait peur. Leur sucer leur petit clito bien briqué me familiarisait avec moi-même. D'ailleurs je les aimais bien toutes et, lors d'un court séjour à Paris, je ne manquai pas de leur envoyer une carte postale de la tour Eiffel.

L'appartement du vingtième étage de la Tour de Madrid n'avait que deux chambres mais la disposition fonctionnelle permettait une certaine étanchéité entre les pièces. Un après-midi, deux clients qui ne se connaissaient pas arrivèrent presque en même temps. Comme les deux en avaient après moi, on les plaça chacun dans une chambre, leur laissant ignorer naturellement la situation. Dans l'une il y avait un fanatique suceur de chattes, dans l'autre un baiseur vigoureux muni d'un gros engin et que je connaissais déjà. Je m'installai un moment sur le visage du premier qui me mit le clito dans tous ses états en se plaignant que j'étais dure à jouir... Je savais bien, moi, que ce qu'il y avait de

l'autre côté de la cloison était plus propre à mes besoins et, sur un signe de la patronne, j'allai dans l'autre lit où je fus accueillie par les solides coups de reins attendus accompagnés d'exclamations de satisfaction répétées : «*j Que cachonda, que cachonda!*» Un équivalent de : «Tu aimes ça, hein, cochonne!»

Beaucoup envisageaient la visite au bordel dans un esprit préindustriel; on venait y prendre un verre, bavarder et baiser, et la Conchi, qui aimait bien rire, ne faisait que semblant de se fâcher. Une bande de pâtisseries de 20 ans venait tous les samedis avec des gâteaux. Ils allaient dans une chambre tous ensemble avec plusieurs filles et le désordre qui régnait faisait penser qu'on allait glisser à la bataille de polochons d'un moment à l'autre. Après plusieurs expériences dans ce genre, et préférant toutes le tête-à-tête, nous décidâmes que désormais après la séance de gâteaux, chacun choisirait une partenaire. Un des amis des pâtisseries était un Sévillan de 18 ans qui travaillait dans la police. Son beau corps musclé et dodu à la fois était tout à fait à mon goût et, pendant qu'il me baisait, je

passais mes doigts dans ses cheveux frisés avec délectation tout en jetant des coups d'œil voluptueux au pistolet qu'il avait déposé sur la table de nuit, tandis qu'il me susurrait à l'oreille amour et jalousie dans la tradition de Carmen. J'étais enchantée.

Je tombais aussi sur des intellectuels qui voulaient profiter de l'occasion pour faire une étude sociologique sur la mentalité des prostituées et comblaient des faiblesses d'érection avec d'ennuyeux discours. L'un d'eux tenta de me faire dire que ça n'était pas un métier et me demandait inlassablement ce que je faisais dans la vie ; à quoi je répondais que lorsqu'on va tous les jours dans un endroit avec un horaire précis et qu'on est rémunéré, ça s'appelle un travail...

Il y avait aussi ceux pour qui coucher avec une Française était un tel phantasme qu'ils ne pouvaient pas croire que ça leur arrivait et, méfiants, me faisaient comprendre qu'avec eux ça ne marchait pas. Mais ce n'était en fait qu'un juste retour des choses parce que la patronne, dans sa naïveté et afin de nous faire briller, débitait aux clients

des boniments inimaginables. J'éprouvais autant de plaisir à baiser qu'à me trouver en contact avec tous ces hommes de milieux, de psychologies, d'âges, de sexualités tellement variés que je ne les aurais pas rencontrés en draguant. Venant d'un univers plutôt frieux, je ressentais très fort ces grandes bouffées de réalité, sans compter que je trouvais plus excitant d'être une pute consciente de la valeur de sa chatte qu'une touriste qui se tape tout le monde. Par ailleurs, n'ayant pas un physique à l'exubérance tapageuse mais plutôt un côté délicat et bon genre, je trompais mon monde; au moins, au bordel, la situation était claire.

Le premier jour de la Tour de Madrid, je montai justement avec les premiers clients et personne, dans l'ascenseur qui nous emmenait au vingtième étage, ne soupçonna que nous allions au même endroit et que, sous peu, nous nous retrouverions dans le même lit. Il s'agissait du charcutier qui tenait boutique dans l'ancien quartier et que notre déménagement avait libéré des peurs d'être vu en notre compagnie; désormais, dans un

lieu plus anonyme, il venait se mettre dans nos mains et nous offrir la plus belle saucisse de son étalage, qui était vraiment un morceau de choix. Mais dans l'ensemble le déménagement nous causa du tort, les vingt étages et le changement de standing en effrayant plus d'un. Quant à la décoration, elle n'était vraiment pas bandante et suggérait que les occupants étaient plus aptes à taper à la machine qu'à déboutonner des braguettes. Ce que j'appréciais le plus était notre situation dans le ciel et, adorant regarder les nuages, et ceux de Castille étant superbes, je ne me gênais pas pour mettre le nez aux fenêtres dès que la température baissait dans notre emploi du temps. J'ébauchais dans ma tête des plafonds comme ceux du Padre Pozzo en éliminant les personnages et en ne laissant que les phénomènes atmosphériques; trompe-l'œil et météo...

Un jour, il y eut un grand remue-ménage dans l'entrée et je vis chaque fille revenir au salon avec des airs épouvantés. Un nouveau! J'imaginai le pire, peut-être un grand invalide de guerre. Je m'approchai et que vis-je?

un adorable gosse de 15 ans dépité par l'accueil qu'on lui avait fait. Personne ne voulait dépuceler cet ange. Je me dis: «Elles sont folles.» Et me proposai pour cette tâche. On nous laissa seuls. Les deux chambres étant occupées par des gens «sérieux», on se retrouva dans la cuisine où un lit de fortune avait été dressé. Mon jeune client me confia son amertume et sa déception que je comprenais parfaitement car ce n'était pas non plus l'idée que je me serais faite d'un bordel. C'était par la «Poupée», un ami de son père, qu'il avait eu notre adresse. En attendant qu'une chambre se libérât, nous décidâmes de faire connaissance et je m'attachai à réveiller l'excitation que l'accueil et notre décor-bureau avaient refroidie. Je m'occupai de lui et de ses petites couilles dures de jeune chat comme s'il était une glace à la vanille et, son premier coup ayant été une éjaculation précoce, je lui donnai une seconde chance qu'il saisit avec la même rapidité pour un coït express, faisant ainsi une petite entorse à un règlement que je violais quand l'envie me prenait.

Comme Conchi avait un esprit plutôt superstitieux et magique, je lui parlai de l'intérêt que nous aurions à rechercher la protection de la patronne de Cuba, Ochun, ou de la Virgen de la Caridad del Cobre, suivant qu'on voulait l'appeler de son nom catholique ou africain, car cette vierge était aussi la patronne de la prostitution, aimant à la fois le plaisir et l'argent. Mon idée plut. Conchi n'était pas tout à fait ignorante de l'existence de cette déesse, parce qu'elle avait, tout au début, monté son échoppe avec une Cubaine. J'achetai donc la statuette et installai l'autel avec les offrandes de miel et de pièces de monnaie en cuivre. Un matin, à ma grande épouvante, je trouvai la vierge décapitée. On ne sut jamais ce qui s'était passé. Je recollai la tête et la mis dans un endroit plus protégé. Parmi mes fidèles il y avait un boucher qui aimait me sucer en me mettant un doigt au cul, un professeur de gymnastique qui venait spécialement pour mes pipes, sa femme s'y refusant, et un jeune homme de bonne famille qui vivait un inceste avec sa sœur par mon cul interposé, pendant que

celle-ci était en lune de miel à Paris. L'érotisme et la France sont si étroitement mêlés pour les Espagnols que provoquer une éjaculation avec la bouche et avaler ce qui s'ensuit s'appelle « un Français complet ». J'eus l'occasion d'en faire, entre autres, à un curé qui nous fréquentait discrètement et qui appelait la Vierge à témoin quand il jouissait.

Certains clients de marque ne se déplaçaient pas, tel un jeune député galicien dans la chambre duquel on m'envoya, à l'hôtel Mélia. J'étais un peu impressionnée quand je frappai à la porte et le fus davantage quand je vis un superbe jeune homme en slip, bien fait et bronzé, m'ouvrir. Il payait triple, m'offrit un verre et me tira deux coups ; à la suite de quoi je partis les joues en feu rejoindre R. dans un restaurant qu'on aimait bien et lui passai mystérieusement les billets sous la table.

Tous les soirs je rangeais les billets dans une encyclopédie et on avait l'impression que le livre grossissait à l'infini et lorsqu'on feuilletait les pages on trouvait chaque jour, et malgré nos dépenses, plus de billets. La

patronne, une fille aux goûts simples, ne savait pas quoi faire de son argent; elle achetait des bijoux et jouait dans des salles de jeux, mais on sentait bien que c'étaient des dépenses de son statut social plus que de véritables désirs. Elle avait deux filles et un fils qui faisaient semblant de croire qu'elle dirigeait un atelier de couture, mais quand on voyait certaines des couturières, il ne fallait pas avoir les yeux bien en face des trous pour y croire. Le jour de son anniversaire elle nous invita à déjeuner dans un très bon restaurant, un peu en dehors de Madrid, et je ne fus pas insensible au charme de cette version castillane de la Maison Tellier. Il y avait bien sûr son ami Juan-Jo et un associé de celui-ci qui était un garçon à lunettes, porteur d'un phimosis exemplaire qui lui encapuchonnait le sexe, tel qu'on ne peut trouver que chez de bons catholiques, et qui était l'amant officiel de Marie-Carmen, puis venaient Adélita, Marta, une nouvelle qui s'était jointe à nous, belle plante galicienne elle aussi, que Conchi présentait, pour qui l'avalait, comme un « modelo de televisión »,

et R. qui avait été dûment invité et n'aurait raté ce déjeuner pour rien au monde. Le repas fut très gai, et les petites, qui n'avaient pas l'habitude de boire, commencèrent à dire des cochonneries qui nous firent tous rougir. On rentra ensuite dans notre tour; quelques-unes vomirent. Dans les semaines qui suivirent, Adélita et Marta disparurent. On apprit qu'elles tentaient fortune à Barcelone où elles avaient lu que ce genre d'établissements pullulait et que la clientèle abondait, et, trouvant notre production trop artisanale, elles étaient parties. Nos effectifs se trouvèrent donc réduits et les visites étant assez rares, une espèce de lassitude s'installa. En ce qui me concernait, ça faisait bientôt trois mois que j'avais entamé cette aventure et je commençais à m'ennuyer. Les clients, qui m'avaient presque tous excitée la première fois, ne me disaient plus rien quand je les revoyais par la suite; l'effet de nouveauté qui jouait dans leur sens, jouait dans le mien. Il y avait bien toujours un nouveau de temps en temps mais le fond était épuisé. Un après-midi que j'ignorais être le dernier, et ayant

déjà gagné ma journée, comme elles disaient, je mangeais une pomme en compagnie de Marie-Carmen, du « modelo de télévision » et d'une nouvelle, quand entra un beau brun d'une trentaine d'années, originaire de la ville de Cordoue où son père était propriétaire des deux meilleurs restaurants. Conchi le traitait avec déférence. Il resta à bavarder et siroter son whisky une bonne heure avec nous. Il n'avait pas eu l'air de me prêter particulièrement d'attention mais quand il fut temps qu'il passât à la chambre, il me désigna. Nu, il était encore plus savoureux qu'habillé, la nature l'avait bien équipé et c'était un cérébral. Connaissant ma réputation, il me narguait sur le thème duquel des deux est une meilleure affaire. J'acceptai le défi et me retrouvai assez vite à quatre pattes, son gland dans ma bouche où je m'employai à faire une pipe sur mesure usant de mon palais et de ma langue comme d'un vagin, ce qui fut d'une efficacité foudroyante. Comme je continuais à le sucer, lui continua de bander, et comme il était déjà sur le dos, il me fit signe de lui grimper dessus ; et

je m'enfilai moi-même sur ce beau membre sans me faire prier, lui produisant un savant va-et-vient qui le fit jouir en criant, ce qui m'excita beaucoup. Après le répit d'une cigarette, je repris mon cigare préféré; son honneur exigeant qu'il prît en main la situation, il se leva après m'avoir retournée et m'encula en beauté pour clore ce petit échantillonnage pendant que Conchi s'impatientait derrière la porte. Dans la salle de bains, il me rappela cinq minutes plus tard pour me glisser un billet supplémentaire, m'exprimant ainsi sa satisfaction. Les pourboires étaient assez fréquents, mais celui-là en était un gros.

Le lendemain je me réveillai fatiguée et fiévreuse avec l'ovaire droit douloureux. Mon médecin, qui me connaissait bien, me préconisa du repos. Je réalisai que l'expérience avait pris fin et j'appelai mon ex-patronne pour lui dire que j'étais en arrêt de travail et qu'on repartait en France. Entre-temps, R., qui commençait à s'ennuyer seul jusqu'au soir, était allé traîner et s'était lié avec un gosse de 18 ans qui s'appelait Angel. Un tableau est fait d'ombre et de lumière et

la vie s'apprécie dans ses contrastes. J'avais aimé sortir du lit d'Édouardo et de ses histoires de prison pour aller déjeuner avec de riches amateurs de peinture dans un restaurant luxueux, j'avais aimé un voyage à Avila fait avec R. pour voir des églises et le gisant de saint Segond, premier évêque d'Avila, par Juan de Juni, un autre travailleur français dans la Péninsule qui m'avait précédé de quatre siècles, avant de revenir tenir ma place au lupanar. Et le temps du lupanar était passé. Je désirais manipuler à nouveau mes pinces et un peu moins de pines ou bien à d'autres horaires, et la relation triangulaire qui s'établissait avec cet ange m'intriguait.

Les expériences doivent être vécues et les désirs accomplis et notre séjour sur terre n'a pas d'autre but que cette inlassable quête pour nous trouver nous-mêmes. Notre volonté ne peut lutter contre la force du courant. Ce qui, dans la nature, ne plie pas, casse et le fleuve de la vie nous mène de toute façon là où on doit arriver. À 20 ans j'habitais seule à Florence et une image obsessionnelle me venait souvent dans mon lit : j'étais couchée

au milieu de la forte pente d'un torrent, crispée pour ne pas bouger et l'eau déferlait sur moi. Les cailloux qui roulaient cherchaient à m'entraîner mais je résistais. J'avais l'impression que si je me laissais aller à couler avec l'eau, j'allais mourir et je croyais que ma volonté pouvait quelque chose contre le flux énorme. Une autre impression nocturne et du même ordre était que, couchée toujours dans mon lit, je croyais que si je bougeais un membre hors d'un espace défini, on allait me le couper, ce qui faisait que je devais rester immobile.

Dix ans plus tard, je me trouvai à Munich avec R. au plus chaud de l'été. Nous sortions ravis d'avoir vu les tableaux de Böcklin qui sont la constatation du bonheur simple d'être soi-même au milieu d'une nature espiègle et tendre. On déboucha soudain dans un parc entouré de grands arbres où une foule jeune et nue jouait en profitant du courant d'un bras de fleuve peu profond. Je les regardai émerveillée très longuement. Avec peine on s'arracha à cette contemplation et d'un pas lourd on se dirigea vers la sortie du parc

quand soudain R. me proposa de revenir et de se baigner. Après une courte hésitation on se jeta dans cette jolie mêlée avec un bonheur immense. Les algues sur les rives, les cailloux couverts de mousse m'avaient l'air d'autant de clins d'œil au plaisir. On se coucha sur le gazon et, repue de bonheur, je fermai les yeux pendant que le soleil me séchait. Tout à coup j'entendis un rire tendre et clair de lutin à côté de moi et je vis une ravissante petite fille de 6 ans toute nue. Je l'avais déjà remarquée à cause de sa beauté et parce que la nudité des petites filles est quelque chose de fascinant ; elle était avec son père, un Hindou qui sommeillait, et jouait toute seule avec un ballon. Quelques jours auparavant et à cause d'une envie subite je m'étais rasé les poils pubiens, et dépouillée du cache-sexe naturel que sont les poils pour une femme, j'étais dans le même état qu'elle et je compris que c'était pour ça, qu'enchantée par la similitude, elle était venue avec son ballon pour qu'on joue ensemble.

Première édition : Sous la Cape, 2014.



Dessin de Rikki Ducornet.

LE CHAT DE MADAME EUDOXE

Quand j'entrai dans le boudoir de Madame Eudoxe, je m'attendais à d'autres réjouissances. Je crus que la conversation servait à des préliminaires ; mais la pendule sonna onze heures et j'étais là, à l'écouter parler d'une drôle de bête qu'elle avait adoptée depuis quelques années. C'était le cadeau d'un marquis qui souhaitait s'en débarrasser. Il ne prenait plus de plaisir à posséder cet animal qui l'avait souvent déchiré de ses griffes avides.

« J'ai changé de goût, Madame, avait-il dit en lui offrant le chat dont il ne voulait plus. Considérez cela comme un cadeau de rupture car je mets fin à notre histoire. »

« Je n'étais pas en cause, m'apprit-elle. Il avait décidé de s'acheter une conduite depuis

qu'il devait épouser une jeune fille sortie du couvent. Il renonçait à ses plaisirs pour jouer les bons maris et s'assurer une descendance. »

Combien de temps dura la narration de cette histoire? Qu'avais-je à faire de ce marquis et d'un chat que je ne connaissais pas? Je ne prononçai pas un mot, elle ne m'en donna pas l'occasion mais, après m'avoir répété mille et une fois son histoire, elle remarqua que je tentais de réprimer un bâillement, en resta interdite :

« Vous manquez de curiosité. C'est moi qui m'ennuie avec vous. Je vous raconte depuis trois heures que je possède un chat exceptionnel, vous ne posez pas de questions, ne demandez pas à le voir. Vous ne respectez pas les usages, Mademoiselle. »

Au lieu de me défendre, je rougis telle une débutante. J'étais stupéfaite d'être blâmée pour une faute que je n'avais pas commise. Depuis le début de la soirée, alors qu'il faisait encore jour, j'avais montré une infinie patience, croyant faire plaisir à cette femme dont le comportement, avant ce soir, m'avait fait rêver des merveilles. Et je prenais racine,

à écouter le récit de ses amours mâles, de ses ruptures et de son chat. Où était sa réputation? J'avais entendu dire qu'elle avait l'art de la perversité, et je me retrouvais assise, à subir sa conversation. Au commencement, j'avais été très attentive, puis je m'étais rattachée à sa voix, aux mouvements de ses lèvres que j'aurais voulu embrasser. Et cet ennui, mon Dieu, qui tuait peu à peu mon désir...

Après ces réprimandes, elle se leva, sonna l'un de ses valets à qui elle donna l'ordre de me raccompagner. Son attitude me vexa et j'eus du mal à retenir des larmes de contrariété.

« Vous reviendrez quand vous serez mieux disposée. »

Je ne comprenais plus Madame Eudoxe. Était-elle folle à lier? Faisait-elle partie de ces femmes dont la renommée est supérieure à ce qu'elles offrent? Je ne fermai pas l'œil de la nuit. Je pensais à son chat. Pourquoi ne l'avais-je pas questionnée? Mais elle était si volubile que je pensais bien faire en la laissant parler. Si je pouvais la revoir, j'agiserais autrement. Je pris maintes résolutions, me

promis d'être moins passive: je voulais voir son chat!

J'attendis un billet de sa part, qui ne vint pas. Les jours me parurent longs, d'autant plus que son attitude, au lieu de me refroidir, avait attisé mon désir. Sur l'instant, j'avais cru la haïr. Ses paroles injustes et blessantes m'avaient frappée au point que je l'avais détestée au début de la nuit. À l'aurore, je l'adorai.

Deux mois passèrent sans que j'obtinsse de ses nouvelles. Je me morfondais tant et plus et, pour oublier mon tourment, j'allais dans les salons, espérant la croiser. Le hasard s'acharnait: elle n'était jamais là où je me trouvais. Un soir, j'entendis parler d'elle. Un jeune homme se plaignait des rigueurs qu'il avait subies, mais semblait déplorer davantage le fait de ne plus la voir. L'absence était pire que le mal perpétré par cette femme. Ses amis le raillèrent. Ils détaillèrent tous les défauts de Madame Eudoxe, lui répétèrent qu'il ne devait pas souffrir pour une personne si peu vertueuse, dont les amants et les maîtresses se succédaient. Et le soupirant éconduit, pour conclure, s'exclama :

« Ah ! Comme j'aimais son chat ! »

La petite assemblée s'esclaffa, puis parla d'autre chose.

Je décidai d'agir. Pour lui plaire, j'achetai trois pelotes que j'empaquetai joliment, glissai un poulet malhabile dans le paquet :

« Pour votre chat que j'aurais tant aimé connaître... »

Le surlendemain, je reçus une invitation ! Bonheur ! La cruelle sortait de son silence ! Les heures qui me séparaient d'elle étaient des gouttes gelées : elles ne tombaient jamais.

Je me rendis chez elle, je fus ponctuelle comme une novice. On m'introduisit dans un cabinet sombre, me pria de m'asseoir dans un fauteuil fort confortable : face à moi, un miroir sans tain était l'obstacle à mes amours. Et je la vis, allongée sur son lit, dans une pose lascive. « Réjouis-moi ! » dit-elle à cet objet qu'elle tenait dans la main et qu'elle s'amusa à passer délicatement sous sa robe, sans rien offrir au spectateur de ce qui avait lieu dans les profondeurs inédites, excepté

son visage qu'elle livrait à l'extase. J'éprouvais un désir intense. N'y tenant plus, je me levai et appelai le valet qui était resté à la porte :

« Je dois la rejoindre ! »

Il fit mine de ne rien entendre et m'invita d'un geste à reprendre ma place.

J'obtempérai... Elle jouait donc pour moi, seulement pour moi ce soir, derrière la glace. Je m'enfonçai dans mon fauteuil quand un garçon pénétra dans la chambre de l'aimée. Lui donnant l'ordre de se déshabiller, elle lui montra l'objet luisant de son plaisir, l'invita à le prendre dans sa bouche avant de le glisser lui-même entre ses cuisses, qu'elle avait dénudées. Je vis l'instant où son amant le plongea dans les chairs avides... et il mourait d'envie de placer autre chose dans la cavité pleine. Son sexe était énorme ! Madame Eudoxe, n'y tenant plus, l'attrapa sans douceur et s'en servit comme de l'objet qui l'avait déjà satisfaite. Je sentais une chaleur humide remplacer mon désir. Je perdais la tête, prise entre la jalousie et l'envie que j'avais d'elle.

Pourtant, après l'étreinte, il ne se passa rien. Madame Eudoxe s'approcha de la vitre par laquelle elle ne me voyait pas, mais devinait ma présence. Elle articula quelques mots, et je compris, à son sourire, qu'elle me parlait encore de l'animal mystérieux. Je l'avais oublié, celui-là! J'étais dans un état indescriptible; j'eus du mal à me lever, à atteindre la porte et à regagner ma demeure. Pour moi, ce soir, il ne se passerait rien. Je ne dormis pas de la nuit, bien que j'eusse calmé, par mes propres moyens, la chaleur qu'elle avait induite. Je vis sur le plafond, devenu mon praxinoscope, les images que mon cerveau avait conservées follement, images de cette soirée où elle m'avait donné le rôle de voyeuse. Et je me repassais ce film à l'identique, avec un plaisir obsédant.

Pourquoi cette femme me traitait-elle ainsi? J'étais punie pour ma maladresse initiale. Je ne manquerais plus de demander des nouvelles du félin qui me valait tant d'inquiétude. Comme mon dernier présent avait permis de rompre son silence, j'envoyai

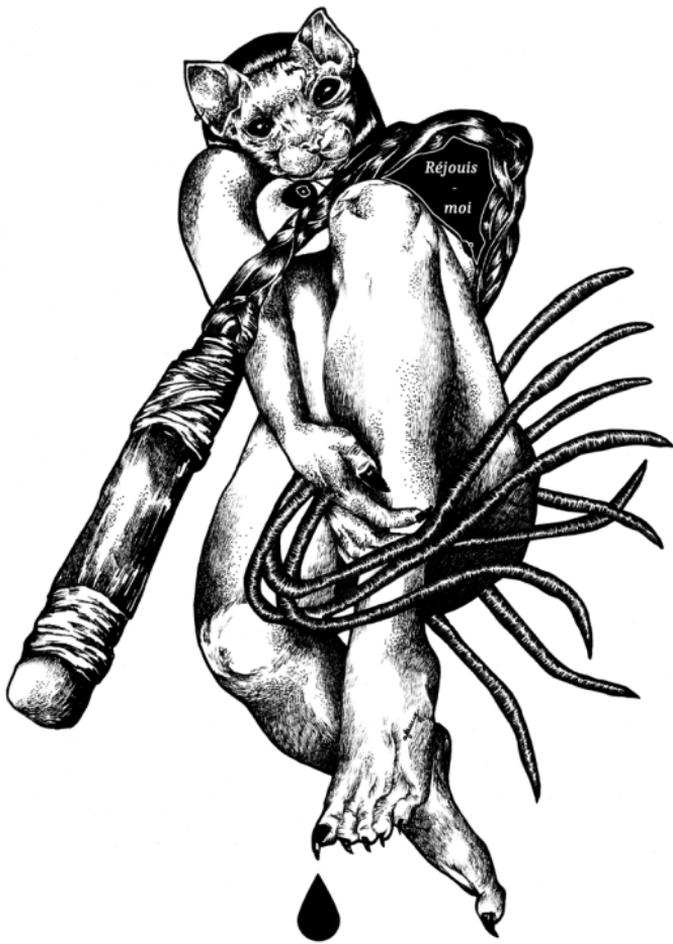
à Madame Eudoxe une lettre dans laquelle j'expliquais le plaisir que j'avais éprouvé à la voir derrière cette glace (je cachais, tant bien que mal, ma jalousie et la frustration qui me pinçait encore au souvenir de cette soirée). Mais surtout je lui parlais de l'envie que j'avais de rencontrer son petit animal. J'écrivis des louanges sur la bête ignorée, espérant m'attirer ses faveurs.

La réponse ne se fit pas attendre. Le lendemain, je reçus une invitation :

« Puisque vous le désirez, rejoignez-moi. Je vous présenterai l'amour de chat qui brûle de vous connaître. »

J'acceptai les folies de cette étrange femme. Si elle était toquée de la gent animale, qu'y pouvais-je ? Je n'avais jamais eu de franche sympathie pour les bêtes, je vivais hors de leur monde. Je ferais cependant des efforts pour admirer son chat.

Rendez-vous fut pris à dix heures. Madame Eudoxe aimait la nuit et ses mystères. Je me rendis à pied à ses apparte-



*Dessin
d'Audrey Fawry.*

ments, car j'avais besoin de calmer l'ardeur qui m'avait envahie. Dans ma tête, je voyais l'olisbos dont elle s'était servie pour se donner du plaisir, et je brûlai d'être à sa place.

Cette fois-ci, je ne fus pas invitée à m'asseoir derrière la glace sans tain. On me fit entrer dans cette chambre, de l'autre côté du miroir. J'attendis mon amante – ô ma future amante dont je rêvais depuis des mois ! Je me concentrai sur l'animal qu'il me faudrait flatter, louer, couvrir de caresses pour plaire à sa maîtresse ! Je vibrais...

Elle arriva, sublime et exhalant un parfum monstrueux, qui m'aurait fait renier toutes mes croyances.

Je me jetai à ses pieds, pris ses mains, les baisai. Puis je me ressaisis. Je ne devais pas commettre d'erreur.

« Madame, je meurs de connaître votre chat ! Parlez-moi de cet animal auquel je pense depuis notre dernière entrevue. »

Son sourire fut curieux : heureux, cruel, tout à la fois ?

« Je suis ravie qu'il vous intéresse cette fois-ci. Il m'est cher, si particulier. Cette

bête n'est pas ordinaire. Vous aimera-t-elle aussitôt ?

– Je ferai tout pour qu'il en soit ainsi ! », lui répondis-je, avide de plaire à cette domina.

Madame Eudoxe sonna.

Une servante entra, portant solennellement un coussin sur lequel trônait un objet.

« Déshabillez-vous, mademoiselle. Et laissez-vous bander les yeux. »

Cet ordre inattendu fit couler mon désir. Alors que j'étais nue, Madame Eudoxe m'ordonna de me mettre à quatre pattes :

« Mon chat se sentira plus à l'aise, en territoire connu. »

Elle ajouta :

« Attention, il approche... »

Et je sentis ma peau brûler. Les griffes déchiraient mes fesses, je n'osais pas bouger, de peur de la vexer. Son chat me lacérait, je retenais mes cris... Si je voulais séduire sa maîtresse, je devais supporter l'attaque qui n'en finissait pas. La bête ne miaulait pas.

Elle m'ordonna de me retourner, d'exposer à son regard l'intérieur de mes jambes ;

j'eus peur mais je m'exécutai : le chat griffa mes lèvres, arracha l'épiderme délicat. Mais je tins bon, ne désobéis pas, malgré l'intense douleur. Par bonheur, le baiser de Madame Eudoxe vint calmer ma souffrance. Et je reçus les faveurs de l'objet qu'elle aimait tant utiliser. Enfin, elle ôta le ruban qui m'aveuglait. À bout de souffle, souffrante et extasiée, j'ouvris les yeux et elle me dit, la bouche brillant de plaisir, me montrant un petit fouet aux lanières de métal :

« Mon chat à six queues vous adore. »

Céline MALTÈRE



*Dessin
de Marion Dujardin.*

EXHIBITION ON LINE

I

Sa vulve béante s'offrait à la vue de tous. Le nombre de caméras toujours croissant s'affichait sur son écran. Soixante-deux. On se passait le mot dans la chat room : « Regardez Xymna, elle est chaude ! » et on l'encourageait : « Super ! Xymna, continue, écarte plus ! » Le tout dans une cacophonie de résultats de match de foot, d'invites à regarder d'autres exhibitions encore, de bouts de phrases de couleurs criardes lancées par des hommes qui tapaient d'une main sur leur clavier.

Assis confortablement dans mon fauteuil à l'abri de la webcam, je suivais la progres-

sion du spectacle qui se jouait devant moi : elle et eux. Elle à deux pas, cheveux lâchés, frémissant de jouer ce rôle. Eux vitupérant, éructant, troupeau de mâles en rut qui se pressaient contre l'écran, cherchant à saisir ce qui leur échapperait toujours. Ils étaient pitoyables. Je souriais de les voir ainsi, lorsqu'ils essayaient d'accaparer son attention. « Xymna, regarde-la ! Tu la trouves comment ? Elle te plaît ? » Chacun exposait son sexe dressé comme s'il s'agissait d'un trophée. Ce n'était pas ce que Xymna appréciait, non. Elle se gardait de le dire, mais la seule chose qu'elle aimait réellement, c'était de constater que leur regard était fixé sur elle : elle voulait lire leur excitation dans leurs yeux.

Bientôt elle enfoncerait son gode pastel, lentement, entre ses lèvres distendues. Elle le retirerait ensuite pour le porter à sa bouche. Elle le suceraient pour faire saliver les voyeurs, qui en redemanderaient : « Encore Xymna ! Suce-le ! » Il faudrait aller plus vite, certains demanderaient plus doucement, plus lentement, en tirant la langue, en laissant couler

sa salive, là bien, encore, plus près de l'écran. « Dans la chatte, là tu le sens bien ? T'aimes la bite, toi ! » Ils vivraient les va-et-vient par procuration. Les plus hardis s'aventureraient : « Tu peux te tourner et le mettre dans le cul maintenant ? » Elle ne le ferait pas tout de suite, ni avec le même sex-toy, car elle avait défini à chaque gode une utilisation particulière. Son importante panoplie épousait toutes les fantaisies suggérées par ses admirateurs.

Je me servis un whiskey autour d'un glaçon. Mes mains enserraient le verre. J'éten-
dis les jambes pour asseoir mon équilibre. Me relaxer, souffler.

Les jours passaient, les scénarios défil-
laient, je pouvais anticiper la scène suivante, et celle qui surviendrait ensuite, tant l'ordre semblait s'être fixé dans une immuable graduation. Je remontais le mécanisme et le jeu se répétait comme la musique d'un orgue de barbarie. Tout d'abord, chignon, tailleur.

Cécile est une petite-bourgeoise qui s'encanaille. Léger rouge aux lèvres, bas entraperçus quand elle croise les jambes. Elle vit son rôle jusqu'au bout des ongles, sourit timidement en inclinant la tête, se laisse un peu prier avant de dégrafer un bouton, décline un prénom de fantaisie. Si ses petits mensonges peuvent faire plaisir, qu'importe la vérité? Décroise, recroise, webcam maintenue d'une main pour suivre le mouvement de ses jambes chaussées mignardement. Des escarpins à hauts talons, bien entendu... Après avoir fixé à nouveau la webcam sur son socle, elle se penche pour faire admirer en plongée son décolleté.

Elle effilait le temps brin à brin. Son corsage s'ouvrait bouton après bouton sur sa peau frissonnante. La jupe droite tombait, chiffon de tissu qu'elle repoussait d'un geste du pied. Les sous-vêtements étaient choisis avec soin, ensemble coordonné noir de bonne tenue. Les bretelles tombaient une à une avant que le soutien-gorge ne soit dégrafé, que ses mains palpitantes n'émoussillent les mamelons, ne les érigent en tétine

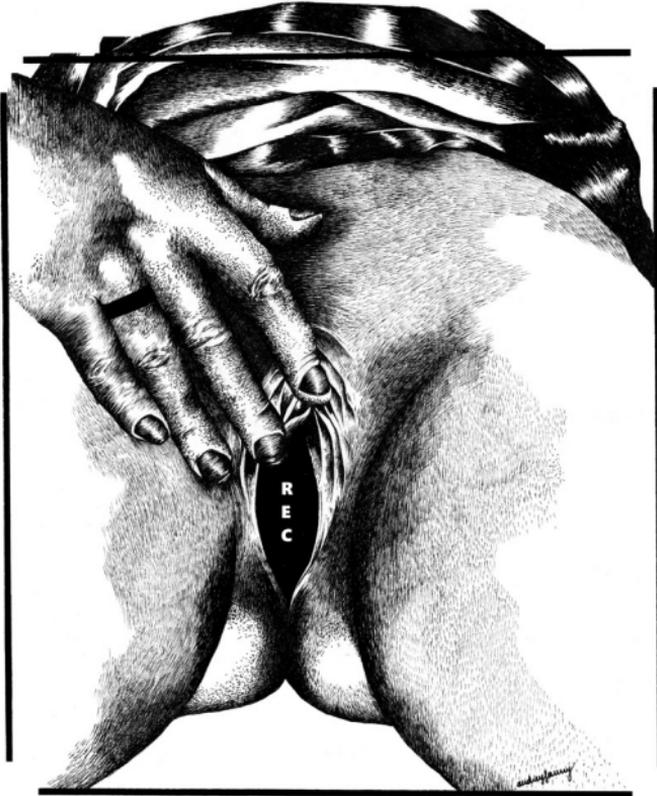
où tous voudraient porter les lèvres. Moi le premier. Car si les lents préparatifs avaient l'aspect un peu artificiel des actes mécaniques et me laissaient ironique face aux invectives des mâles, ces gestes sensuels vécus en pleine lumière, en pleine face, à une main d'y palper, me faisaient perdre retenue et sérénité. J'étais un parmi tous : même réaction charnelle, impulsive, violente. L'orage grondait ; je m'appuyais contre le dossier et mes mains étreignaient le fauteuil.

Me relaxer. Souffler.

Car chaque soir la tension montait, mon sexe se figeait, dans les slips étroits qu'avec un peu de masochisme, je me forçais à porter ces jours-là surtout. Le sang tapait à mes tempes. Je forçais mon regard à suivre le glaçon, cet îlot ballotté par des vagues d'alcool, pour éviter de me jeter sur elle, l'aguicheuse aux pointes dressées.

Après avoir doucement massé ses seins, après avoir suçoté ses doigts et tendu l'extrémité de ses mamelons, elle orientait ses

paumes vers son ventre, les posait sur son dos, sur ses fesses, en simulant des caresses à travers la dentelle. J'entendais le silence attentif et nerveux, le bourdonnement de l'ordinateur, le frottement des tissus. Elle avait coupé le son et se concentrait sur son propre plaisir au lieu de guetter les réactions des voyeurs. Elle avait de toute manière toute leur attention. Elle avait la mienne plus que jamais. Après quelques minutes, elle descendait le shorty sur ses jambes. Ses fesses rebondies, que je voyais de profil, s'affichaient un moment, avant de laisser place à sa chatte. L'exhibitionniste avait adopté une épilation qui dégagait sa fente... Elle passait nonchalamment un doigt sur la césure, s'asseyait en bout de chaise, se penchait en arrière, s'offrait aux regards.



*Dessin
d'Audrey Fawry.*

II

Je me prénomme Michel. Ma femme, Cécile. Nous avons tous deux dépassé de peu la trentaine. J'ai, plus précisément, deux années de plus qu'elle. Nous étions un couple sans histoire. On nous considérait comme de bons voisins, car nous n'étions pas bruyants. Un couple sans chien et sans enfants. Pour le chien, tout le monde applaudissait, car ces animaux sont des calamités sur pattes dans des appartements exigus. Pour les enfants, on nous plaignait en chuchotant parce que personne n'ignorait que nous avions longtemps tenté d'avoir un bébé, en vain. Mais la vie continuait... La nôtre s'égrenait, paisiblement.

Après une tentative de fécondation *in vitro*, Cécile baissa les bras, découragée par la médicalisation froide, blanche, pointilleuse de ce qu'elle avait rêvé naturel, tendre, harmonieux. Pouvoir donner la vie à un enfant dans ces conditions la brisait. La FIV échoua. C'était à la fois un douloureux échec

et un léger soulagement : « pas comme ça », répétait-elle. Mais si ce n'était pas ainsi, ce ne serait sans doute pas du tout... L'idée de ne pas avoir d'enfant dut faire son chemin dans nos têtes. Cécile vécut alors une période de repli sur elle. De rieuse et spontanée, elle devint triste et mélancolique. Lorsqu'elle croisait une poussette où souriait un bébé joufflu, son regard se voilait. Je ne pouvais alors plus la toucher pendant des semaines, plus la caresser. Le sexe devint ainsi pour moi assez souvent une activité cachée, solitaire, compulsive, devant un écran où des femmes aux gros seins feulaient un orgasme. J'avais honte de mes activités nocturnes alors que ma femme dormait dans la pièce attenante, mais je me disais aussi que je n'allais pas voir ailleurs pendant ce temps et que d'autres ne se gêneraient pas à ma place. Ce n'était pas ma faute, après tout, j'avais des besoins, je ne pouvais pas complètement les négliger.

Est-ce à cause de ma culpabilité? Je ne sais plus pourquoi je lui racontai un jour qu'il m'arrivait de me masturber devant des

films pornographiques. Plus je m'ouvrais à elle, plus son regard s'agrandissait. Elle ne s'était jamais doutée de rien. Elle n'était pas contrariée, pas effarée... seulement surprise. Davantage curieuse et même... intéressée. Elle me posa des questions auxquelles je répondis avec franchise, car elle ne jugeait pas, ne condamnait pas. Elle me demanda ensuite d'être présente à mes côtés, le soir même, devant un de ces pornos gratuits qui fleurissent sur Internet, devant une de ces scènes où une blonde aux longs cils se ferait tringler par deux Noirs tout en muscles.

C'était inimaginable quelques heures plus tôt. Ma Cécile à mes côtés, sur le sofa, regarda la levrette endiablée, entendit les cris de bûcheron et les *slurp* bruyant la fellation d'un acteur imberbe qui ne débordait jamais. Cécile se dandinait sur son fauteuil, rosissant, les yeux brillants, tandis que je ne pouvais plus bander en regardant l'écran, paralysé par sa présence. C'est elle que je regardais.

Il faisait chaud, elle était vêtue légèrement. Un hâle discret embellissait sa peau. Elle était visiblement excitée par la vidéo. Je passai une main dans ses cheveux, caressai son visage, embrassai l'endroit si tendre de sa nuque, me saisis de ses seins, les palpai. Presque distraitemment, elle glissa sa main sous sa jupe et entreprit de se caresser. Mes mains sur sa poitrine, je n'intervins pas. J'étais fasciné par son visage : son regard vacillait, sa bouche s'entrouvrait pour chercher sa respiration, jusqu'à l'instant où elle s'égara tout à fait, où son corps fut pris de secousses. Je crus voir un premier orgasme.

Après cette expérience inoubliable, j'aurais volontiers proposé à Cécile de visionner à nouveau un film à deux, mais je n'osais plus aborder le sujet, par peur d'entendre ma demande rejetée...

Nous tîmes ce que nous venions de vivre trois jours durant. Et puis, un soir après dîner, elle glissa : « On regarde un film tous les deux ? » Au ton de sa voix, je compris quel genre de film elle souhaitait voir. Ce soir-là, elle s'habilla dans une tenue de circonstance, elle s'offrit à

mes regards tout en matant les scènes de sexe qui défilaient sur l'écran. Voir pour être excitée et exciter en retour le voyeur que j'étais devenu. Le film ne m'intéressait plus : du début à la fin, c'est elle seule que je regardais. Elle s'enhardit, imita des gestes, des poses, joua avec son corps, en le dévoilant, le caressant. Le lendemain encore. Le surlendemain un peu plus. C'était un show qui se montait, jusqu'à l'impressionnant final de son corps en spasmes. Je restais tendu, sur le fil, ébahi du plaisir qu'elle se donnait sous mes yeux.

Je la touchais peu. Je crois qu'elle n'aurait pas accepté davantage. Nous faisons l'amour, bien sûr, mais pas de manière aussi fréquente que ses exhibitions. Et toujours en dehors de celles-ci, comme si nous avions deux vies sexuelles cloisonnées : celle, somme toute classique, d'un dimanche attardé au lit, et l'autre que nous venions de créer. J'en ressentais un plaisir trouble, une fierté mêlée d'un peu d'appréhension, une excitation qui débouchait sur une extraordinaire vision lorsque l'orgasme chavirait son visage.

Ce que je craignais au fond de moi advint : m'avoir pour seul spectateur ne lui suffit plus. Elle voulait qu'on la regarde, que d'autres y trouvent du plaisir. Ce fut un sentiment mêlé que je ressentis alors, quand nous commençâmes à chercher tous deux quels sites lui permettraient de s'exhiber en toute quiétude derrière une webcam. Qu'ils voient ma femme, qu'ils découvrent ses formes, qu'ils suivent des yeux ses poses languissantes, qu'ils en bavent, qu'ils en bandent, qu'ils en giclent... Sentiment de supériorité, parce qu'ils étaient sous sa coupe – et donc un peu aussi sous la mienne – eux tous, membres du site qui se branlaient jusqu'à l'éjaculation. Et crainte. Crainte d'aller trop loin, crainte de la perdre, crainte de la dépendance, la sienne, la mienne aussi. J'avais peur du trop grand attrait qu'elle pourrait exercer.

Je l'admirais dans ces shows qu'elle maîtrisait à la perfection, déguisée en bourgeoise, en infirmière sans culotte, en nymphomane à la chatte en feu : tous ses rôles, tous ses spectacles. Le sexe avec frénésie, les voyeurs toujours plus pressants, l'envie de montrer tou-

jours plus, toujours mieux... Jusqu'où irait sa recherche d'une excitation toujours croissante? Où cela me conduirait-il moi-même, excité et souffrant de la voir s'offrir, tiraillé par des envies contradictoires, à l'écart, bandant ferme, dur et douloureusement, alors que j'en redemandais aussi sans cesse? Cécile demeurerait paisible et tendre. Et chaque soir à mes côtés se déchaînait Xymna, pseudonyme – identité devrais-je dire! – qu'elle avait choisi, salope sur laquelle je fantasmais, guère mieux loti que les voyeurs du site de visio-chat. Je prenais un plaisir pervers à l'observer de près, jusqu'au moment où elle éteignait l'ordinateur et me fixait soudain pour me demander: «Alors, c'était bien, aujourd'hui?» J'acquiesçais une importance soudaine, enfin, car j'étais le seul spectateur auquel elle laissait exprimer un jugement sur sa performance.

Malgré mes interrogations, malgré mes craintes, je ne pensais pas que nous arrêterions un jour ces exhibitions *on line*. Un événement cependant chamboula notre vie: Cécile, par on ne sait quel miracle, tomba

enceinte. Sitôt qu'elle l'apprit, toutes nos pensées tournèrent autour de ce bébé, nos discussions, nos rires, nos projets. Nous réaménageâmes l'appartement, nous achetâmes de nouveaux meubles, nous imaginions des prénoms... Le ventre de Cécile s'arrondit doucement. Je la trouvais si belle, si désirable ainsi que je finis par lui chuchoter : « Et si tu te montrais à nouveau ? »

Si par hasard vous fréquentez certains sites, les vendredis et samedis soirs entre vingt-deux et vingt-trois heures, vous pourrez admirer Xymna, ses seins alourdis et ses formes pleines. Quand elle paraît, on lui réserve une ovation. Xymna est une madone. Chacun aimerait se perdre entre ses seins, saisir sa croupe à pleines mains. Les exhibitions de cette femme enceinte ont un succès phénoménal.

Lorsque vous contemplez cette femme exceptionnelle sur vos écrans, sachez-le, je ne suis jamais loin, admiratif, amoureux et plus excité que jamais.

CHOCOLATCANNELLE

Première édition : Sous la Cape, 2014.

L'APPROCHE

L'été s'installe doucement dans les montagnes, signalant le retour tant attendu des terrasses. Les rires, les éclats de voix et les aboiements des chiens annoncent une belle soirée pour notre grande tablée. Les conversations vont bon train, pourtant les mots glissent sur moi comme de l'eau. Toute mon attention est tournée vers ce beau brun assis au bout de la table. Depuis que j'ai détaillé son visage rond, son nez fin qui donne à son profil un air juvénile, et ses yeux – mélange de vert et de bleu –, j'ai su. J'ai su que je le voulais. Dans mes draps. Dans mon lit. Et des centaines de papillons se sont envolés au creux de mon ventre tandis que mon cœur s'est mis à battre la chamade.

Un vieux proverbe bédouin me traverse l'esprit – *« Ils ont l'heure, nous avons le temps »* –

et je souris, parce que ce n'est peut-être pas ce soir que tout se jouera, ni demain. Mais il finira dans mon lit, et il ne saura même pas comment cela s'est produit. Les hommes ont cette douce illusion qu'ils mènent la danse alors qu'ils ne font que suivre tranquillement la route que nous avons tracée.

Première étape, l'observation. Je le détaille sans qu'il s'en aperçoive. Son corps semble athlétique mais ce sont ses mains qui me fascinent vraiment. Elles sont longues, fines. Je déduis qu'il n'est ni un artisan ni un grimpeur par l'absence de cals ou de coupures. J'imagine leur contact sur mes hanches, sur ma nuque, dans mes cheveux – seront-elles douces? Fermes? Étonnamment rugueuses? Me feront-elles frémir ou gémir? Puis j'écoute sa voix, ses mots, son intonation. Il offre une vraie attention à son interlocuteur, ce qui me plaît immédiatement. Je n'ai pas de temps à perdre avec des hommes alimentant leur ego en s'écoutant parler.

J'attends l'ouverture pour le rejoindre. Elle se présente lorsque l'un de nos amis se lève en nous lançant un « Bonne soirée ».

L'air de rien, je viens m'asseoir près de lui tout en m'adressant à ceux qui l'entourent. Il est encore trop tôt pour se faire remarquer. Je tends l'oreille. Il ne le sait pas encore, mais il marche sur une ligne fine : un mot, une blague de trop et mon désir s'éteindra. J'ai des principes et des valeurs qui ne se piétinent pas.

Maintenant que je suis satisfaite de mon écoute, j'élabore ma stratégie d'approche. Il me faut encore patienter. Ce n'est pas pour rien que l'on dit que la patience est la mère de toutes les vertus. Tout est une question de temps. Trouver la faille, la brèche pour capter son attention sans lui faire peur. Ce serait dommage de le faire fuir alors qu'il m'intrigue. Lorsque le bon sujet se glisse dans la conversation j'interviens. Je le vois se tourner vers moi, un sourire curieux au coin des lèvres.

C'est gagné : à moi de continuer à jouer.

LAURINETTE

DE UN À HUIT (REPRISE)

UN.

Il s'assied sur un petit tabouret, un peu penché, un peu loin d'elle. À l'exacte distance où, se livrant l'un et l'autre à l'épreuve du respect, ils forment les piliers d'un accord tacite.

Elle est dans l'eau jusqu'en haut des seins. Suivant les premières ondulations de son bassin, l'eau déferle doucement entre ses côtes.

Elle rabat sa main droite en quinconce vers l'entrée de son sexe. Ce geste n'a pas d'utilité.

Le ventre fait des anneaux comme un lombric, tour à tour se renfle au-dessous et au-dessus de l'abdomen.

La jouissance fomenté son intrigue, très vite. Elle monte, sa nuque passe en arrière par-dessus le rebord, et son souffle pénètre et jaillit, en silence, en coupes de plus en plus longues. Ça bat au-dedans, encore, encore, encore. Jusqu'à l'affaissement, loin, loin devant.

Elle rouvre les yeux, et la lumière la giflé et la ramène d'ailleurs sous le regard de l'autre.

Il la reçoit dans les yeux. Elle le reconnaît.

La main gauche se relâche et passe au-dessus, frisant l'eau comme un planeur, et la droite quitte sa défense.

DEUX.

Elle recommence.

Elle rabat sa main droite en quinconce, elle enclenche les mouvements de ses doigts au centre de la vulve, et ça vient bien plus

vite, et au fond d'elle les spasmes sont encore plus forts, plus rythmés, plus sourds, en coups de gong – de l'autre versant de la montagne.

TROIS.

Elle recommence.

Elle met sa main droite en quinconce, et ranime sa chair effrénée. L'orgasme s'est à peine tu qu'il est forcé de revenir.

Les doigts doivent travailler plus ardemment. Elle mord sa lèvre inférieure dans une grimace d'impatience. Bâclé, celui-ci la secoue, la lame de fond imprimée à l'eau depuis ses fesses fait gicler l'eau par-delà le rebord.

Il s'avance. Elle lui fait signe que non.

Il recule.

QUATRE.

Il tourne le tabouret et lui tourne le dos.

Elle remet sa main en quinconce, et aventure l'autre avec patience, autour, sur la plate-forme à moitié immergée comme un plateau d'algues.

Et puis elle repart, un peu plus vers le creux, un peu moins vers la hampe supérieure de ce membre bourgeon puissant comme les bombes. Elle va puiser à la source, et hasarde ses doigts à l'orée de son corps, vers les plis, vers l'envers d'elle-même.

Cette fois, ce sera long, pour lui. Seules quelques syllabes soufflées au-delà d'elle lui parleront. Elle ne le regarde pas, mais destine son souffle au creux de son oreille.

Il a baissé la tête. Il écoute en silence.

Elle jouit imperceptiblement, tant qu'elle ne s'en aperçoit pas et manque de s'endormir.

Il revient face à elle. Elle décolle ses paupières. La lumière la caresse.

CINQ.

Il regarde ses mains, fixement.

Elle rabat sa main droite en quinconce, et sent ce regard qui se pose sur ses mains comme des mains, comme ses mains à lui. Juste dessus pour l'accompagner. Il ne touche pas. Ses mains à lui sont jointes entre ses genoux. Il a gardé son manteau. Ses cheveux sont défaits. Ses paupières s'affaissent mais son regard est ancré sur elle, et va du sexe à son nombril.

La sueur perle à son front. Sa frange se délite. Sa nuque lâche prise. Elle aperçoit le bouton du haut de sa chemise défait, ou plutôt l'écartement du col.

Elle imagine ses pieds posés en angle droit, sur le tapis mouillé.

La fenêtre est embuée.

Elle reprend son travail. La jouissance appelle la jouissance. C'est un cycle infini.

Les spasmes sont plus profonds et moins nombreux. Les torsions de son ventre sont plus exagérées, plus monstrueuses. Elle sourit en voyant ce qui arrive à son ventre,

cette déformation raisonnée, concertée par l'atteinte rageuse du plaisir.

Il la voit sourire sur ce spectacle. Il sourit sur ce spectacle.

Quand c'est fini, elle reste un moment arc-boutée, le mont de Vénus en saillie comme une île jaillie de l'océan. Lentement, elle redescend vers le fond. On dirait que plonge une baleine. Elle voit ses bras rejoindre ses flancs, puis tenir ses reins en arrière, comme une fille qu'on va faire danser.

Ses pieds étaient croisés au bout de la baignoire, prenaient appui aux robinets. Les pieds se décroisent. Se recroisent.

Sa respiration est maintenant plus courte. Elle va se soulever, péniblement, prendre le gant et le savon, se laver.

Il sort de la pièce.

SIX.

Il revient et se rassied.

Elle recommence. Elle ne met plus sa main en quinconce entre ses jambes. Elle les tend parallèlement l'une contre l'autre et réclame frénétiquement, une fois encore, la jouissance. Désormais, il n'y a plus qu'un spasme, un resserrement au centre d'elle, un étau qui se ferme. Ses poumons lui paraissent diminuer, ne plus vouloir recevoir d'air. Son visage est brûlant.

Son corps entier bande, de bas en haut, pareil à celui des femmes hystériques.

Il la perd presque de vue, il s'efface presque de sa mémoire. Elle rouvre les yeux, et le regarde, enfin. « Encore une fois », dit-elle. « Une dernière. »

SEPT.

L'épuisement est proche. C'est lui qui aura raison de cette captation par le vide, de ce désir infini de tendre vers lui. Qu'elle lui figure, qu'il lui inspire, en lui dédiant ce qu'elle sait faire depuis les âges immémoriaux.

Elle bande son corps par anticipation. Son ventre est dur comme du bois. Ses pieds perceraient les murs s'ils étaient du métal des robinets. Elle en finit vite. En une dernière bandaison de son muscle tuméfié, gonflé, dur et qui n'a plus rien à offrir.

Il la regarde faire. Elle réinonde son corps le temps d'en finir. Cette ultime mort est la bonne. Les limites sont atteintes. Assez.

HUIT.

Demain, ils iront ensemble marcher dans la ville.

C'est au faîte d'une recrudescence chaleur qu'un peu de toi m'embaume.

Je me lève, bifurquant simplement à la croisée d'un rêve et du matin, un sein dehors, le pas peu sûr. La main atteint le bouton du transistor et le fait crépiter. Une goutte de ton lait suinte le long de ma jambe.

Tu es là, qui attends, debout, prêt à partir. Vêtu de noir, les yeux noirs et la salle de bains blanche. Tu t'assieds sur le tabouret, le sourire plongeant vers tes chaussures. Tu écoutes ma main battre, le clapotis de l'eau, mon corps arc-bouté, et tu comptes mes râles. Tu penches la tête en musicien sensible, et tu fermes les yeux, jusqu'au point de silence.

8, 8, je répète haletante, comme un enfant qui a couru vers huit trésors et qui revient vainqueur. Encore, tu vas voir, un dernier, le dernier. 9. Tu te lèves et te penches vers l'eau où je gis sur le flanc, les deux mains en quinconce sur mon sexe épuisé, et tu les effleures de ta bouche calme.

POSTFACE

Ces sept textes ont été écrits et pour certains publiés à des périodes distinctes.

Un jeune homme ordinaire, *Boujma* et *De Un à Huit (reprise)* sont nés de la même plume. Ils furent tous publiés anonymement, à la demande de l'auteure, dans la collection *Sous la Cape* dans les années 2010.

Francesca, récit d'une prostituée est la transcription d'un ensemble de feuillets dactylographiés retrouvés dans les papiers d'une femme décédée il y a une trentaine d'années. Le texte fut publié, avec l'accord de son mari, dans la collection *Sous la Cape* en 2014.

Le chat de Madame Eudoxe est de Céline Maltère, dont l'œuvre variée aborde tous les genres, avec une prédilection pour les ambiances gothiques ou fantastiques. Le texte est inédit.

Exhibition on line est signé Chocolat-Cannelle, qui anima une collection chez l'éditrice de livres érotiques Dominique Leroy et publia des textes à la Musardine, autre éditeur spécialisé. Une première édition ainsi que d'autres textes de Chocolat-Cannelle parurent à l'enseigne de Sous la Cape dans les années 2010.

L'Approche, signé Laurinette, est une première... approche de la fiction par une jeune femme tentée par l'exercice. Le texte est inédit.

Les dessins et gravures de Rikki Ducornet, artiste et auteure américaine, associent souvent le végétal et la féminité en une troublante symbiose. Qu'elle soit ici remerciée de nous avoir autorisés à en reproduire quelques-uns.

Site Internet : www.rikkiducornet.com

Marion Dujardin a illustré *Le chat de Madame Eudoxe* d'une délicieuse vignette.

Quant à Audrey Fawry, sa mise en situation d'*Exhibition on Line* peut sembler excessive, mais elle « colle » à l'efficacité du récit de *ChocolatCannelle*. Le chat de Madame Eudoxe trouve dans son illustration un relief saisissant. Merci à elle.

Instagram :

https://www.instagram.com/audrey_fawry

PARCOURS DU LIVRE VOYAGEUR

Le désir au féminin

*Merci d'indiquer ici la boîte à livres
(commune, code postal...)
où vous avez emprunté cet ouvrage.*

Achévé d'imprimer
en septembre 2025
pour le compte du « Club Samizdat »,
hébergé par
les Éditions Deleatur
Le Ponteil
05310 Champcella

ISBN 978-2-86807-376-1

Dépôt légal : septembre 2025

<https://deleatur.fr>

Tirage: 100 exemplaires

Impression UE.